

Antonio-Maria
Sicari



Élisabeth de la Trinité

La logique de la foi

Élisabeth de la Trinité

La logique de la foi

Antonio-Maria Sicari, o.c.d.

Traduit de l'italien par sœur Jean-François Lerouge

Que l'on connaisse déjà Élisabeth de la Trinité ou pas, l'auteur nous entraîne à (re-) découvrir le message de la nouvelle Sainte à travers la trame de sa vie. En apparence toute simple, cette petite et courte vie montre un chemin de profonde intimité avec les trois Personnes de la Trinité. Cependant, cette familiarité intérieure, loin d'être repliée sur elle-même, s'incarne dans une existence donnée entièrement à l'Église.

L'auteur pose un regard à la fois théologique et spirituel sur cette expérience d'Élisabeth: une foi, fondée et nourrie de la contemplation trinitaire, qui éclaire et explique tout, en toute logique... Au lecteur d'entrer à son tour dans cette dimension.

Le Père Sicari est carme, prêtre et théologien. Il a fondé avec sa province carmélitaine de Venise le Mouvement Ecclésial carmélitain dans lequel religieux et laïcs s'aident mutuellement à recevoir le charisme du Carmel, par des réunions fréquentes et des retraites annuelles. Il est rédacteur à la revue Communio et a fait partie de la Commission Théologique internationale. Aux Éditions du Carmel, il est l'auteur de Laïcs et conseils évangéliques (2010) et de Prier dans le monde (2015).



Éditions du Carmel



Diffusion Cerf
MDS CE11413
2016-X

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

particulier.

Élisabeth de la Trinité n'a pas connu les problèmes que nous avons soulevés ici, mais l'expérience fondamentale qu'elle a faite fut de découvrir un jour, existentiellement, cette vérité à laquelle les chrétiens croient mais qu'ils laissent pratiquement reléguée dans le tréfonds opaque de leur âme : le fait que toute la Trinité habite en l'âme fidèle comme en un temple, comme en un ciel. La Trinité, c'est-à-dire Trois Personnes divines qui s'échangent infiniment un amour infini, et dont le courant vital incandescent s'épanche jusqu'à rejoindre le cœur de la créature humaine, au point de lui demander "l'hospitalité".

La créature qui se trouve attirée en ce tourbillon et qui s'en laisse submerger fait l'expérience du « trop grand amour » de Dieu qui, à travers elle, veut se reverser sur le monde entier. L'"universalité" ne fut pas pour Élisabeth une idée géographique, philosophique ou culturelle, elle fut un irrésistible mouvement intérieur vers le tout. Ce fut la perception d'une "destinée" qui liait irrésistiblement tous les hommes à leur origine trinitaire : si Dieu était amour perpétuellement répandu et surabondant, ce même amour était le but de tout ; si Dieu était, déjà en lui-même, échange amoureux et embrassement, toutes les créatures étaient appelées à se laisser emprisonner avec bonheur.

Mais une telle vérité n'était pas le fruit d'une spéculation abstraite : simplement, Élisabeth se sentait saisie, au-delà de tout mérite propre et elle sentait qu'elle était un "rien" incroyablement appelé à devenir "tout-puissant" parce que – disait-elle – chacune de ses demandes, chacun de ses gestes étaient greffés sur le divin échange d'amour, c'était comme « offrir Dieu à Dieu ».

Ce qui se passait dans son âme était *nécessairement* la

destinée de toute âme, parce qu'il n'y avait rien au monde de plus digne et de plus désirable. « Le Ciel, c'est Dieu, et Dieu, c'est mon âme » (L 122) : c'était là son expérience et sa certitude.

Elle disait « vouloir se perdre » toujours plus profondément « dans les Trois qui l'habitaient » parce que ce n'est qu'ainsi qu'elle parvenait à rejoindre tous les hommes, à donner à chacun un *rendez-vous* sûr, à réaliser une véritable unité même avec les plus lointains. La Trinité était pour elle « l'Infini en lequel nous pouvons nous mouvoir à travers tout » (L 185). « La Trinité, voilà notre demeure, notre “chez nous”, la maison paternelle d'où nous ne devons jamais sortir » (CF 2).

Elle disait que « Dieu est penché sur nous avec toute sa charité, de jour et de nuit voulant nous communiquer, nous infuser sa vie divine, afin de faire de nous des êtres déifiés, qui le rayonnent partout » (L 124).

Elle se sentait « immergée », « perdue » dans la Trinité, mais c'est précisément en ce “centre profond” qu'elle retrouvait tous ceux qu'elle aimait, tous ceux qui entraient en relation avec elle, tous les hommes, même ceux dont elle entendait seulement parler : la Trinité était pour elle le véritable lieu de “tous les rendez-vous”, le lieu où tous et chacun pouvaient être rencontrés, chacun dans son individualité, chacun dans sa nécessité, chacun dans sa destinée tout à fait personnelle.

Et pas seulement, car les liens tissés sur terre – chaque fois que l'on parvient à les créer – étaient pour elle un “reflet” des liens trinitaires. Et non seulement un “reflet”, mais aussi une ressemblance avec les bienheureux liens d'amour que connaissent les Personnes divines.

Élisabeth n'était pas une idéaliste perdue dans un de ses “rêves spirituels” béats. La conception qu'elle avait de

l'humanité entière était la plus traditionnelle : une masse d'hommes pécheurs, ayant tous besoin du Fils, du Père et du Saint-Esprit.

Elle n'avait aucun doute ni aucun problème sur le fait que tous avaient besoin de cette révélation et de ce salut, et infailliblement, elle n'envisageait qu'une seule méthode de communication : « brûler de l'amour des Trois » jusqu'à incendier le monde ; « se tenir comme un petit vase à la Source, à la Fontaine de vie [...] afin de pouvoir laisser déborder ses flots de charité infinie » (L 191).

Se faire un problème de l'«universalité» de la Révélation ou du salut en dehors de cette immensité «omni-enveloppante» de l'amour trinitaire eût été pour elle aussi inconcevable que de comparer un verre d'eau à la mer. Aux théologiens modernes préoccupés d'expliquer l'universalité de la Révélation chrétienne, elle aurait probablement répondu – avec ce sourire sérieux qui la caractérisait – que s'ils avaient employé toute leur intelligence et leurs ressources pour s'approcher avec amour du mystère de la vie trinitaire, il ne leur serait plus resté de temps pour autre chose. Mais ceci sans aucun préjudice, parce qu'au centre du « foyer du divin Amour » (P 94) ils auraient retrouvé toutes les créatures et auraient vu aboutir tous les chemins des hommes.

« Comprendrons-nous jamais combien nous sommes aimés ? » (L 191), c'était là son souci permanent et c'était aussi le drame du monde, c'était la vérité dont il fallait vivre et le fait de pouvoir en vivre était déjà en soi l'annonce attendue par toute l'humanité.

Et Jésus ? Si quelqu'un avait prétendu lui expliquer que «Jésus est le Christ, mais le Christ n'est pas Jésus» (selon la formule favorite de qui veut rappeler que la nature divine du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Après avoir esquissé cette première image d'Élisabeth, nous voulons simplement souligner en outre que la grâce, qui de toute évidence va l'envelopper et la *dominer*, ne descendra pas sur elle comme un impératif moral qui exige la douceur et la paix – non la colère et le trouble –, mais comme une défense et une plénitude du cœur, tel un manteau protecteur et réconciliateur.

Tous les témoins sont d'accord pour affirmer qu'entre sa première confession (1887, à sept ans) et sa première Communion (1891, à onze ans), la fillette changea progressivement et radicalement, si bien qu'à onze ans, elle avait « totalement changé » (Sum 143) de caractère, « de façon impressionnante » (Sum 360), « d'une manière presque impossible » (Sum 143) : et cela « sans toutefois que cette application à se vaincre altérât en rien son entrain, sa gaieté » (Sv 19).

Qui l'avait connue ne serait-ce qu'une année après sa première Communion ne voulait pas croire qu'elle ait été aussi « terrible » qu'on le disait. Et toute sa vie durant, le fait de rappeler qu'elle avait eu un tempérament colérique suscitera chez tout le monde un léger sourire d'incrédulité.

Il suffit de mentionner ici le témoignage d'une de ses compagnes qui la connut précisément en 1892 et rapporte une conversation significative entre les deux mamans : « Ce qui me frappa, dès la première rencontre avec la Servante de Dieu, ce fut sa douceur et son amabilité qui contrastaient avec sa nature ardente et son regard de flamme (...) Comme son égalité d'humeur et sa douceur me stupéfiaient, ma mère en parla à Madame Catez qui lui confia alors que, jusqu'à l'année précédant sa première Communion, Élisabeth se mettait chaque jour en colère. C'est alors que sa mère lui avait dit qu'un réel changement était nécessaire pour faire cette première

Communion qu'elle désirait tant (...) Une transformation commença à être visible dans le caractère de la Servante de Dieu après sa première Communion. Elle fut visible dans son caractère et, quand je l'ai connue, il semblait impossible qu'elle ait pu être si différente. (...) Je compris qu'il fallait l'imiter et faire de grands efforts pour devenir comme elle douce et aimable » (Sum 360-361).

Lors de cette maturation qui se produisit si rapidement, le rôle éducatif de sa mère fut fondamental. Aussi bien par la fermeté dont elle sut faire preuve pour la corriger – bien équilibrée par une profonde affection réciproque – que par l'enseignement que sa propre vie lui dispensa sur le mystère de l'Eucharistie. Élisabeth avait déjà une capacité naturelle de grande concentration intérieure (« à six ans, elle impressionnait par son recueillement durant la prière » – Sum 342) ; bien résolue à se convertir, elle avait déjà vécu sérieusement sa première confession d'enfant ; mais ce que sa mère lui dit du Pain eucharistique et de cette Présence qui l'aurait saisie et nourrie, la marqua de façon radicale. Un tel enseignement devint immédiatement une certitude et une expérience. Dans une lettre de 1903, Élisabeth évoque en ces termes l'éducation "eucharistique" reçue :

Maman chérie, si je l'aime un peu, c'est toi qui as orienté le cœur de ta petite vers Lui ; tu m'as si bien préparée à la première rencontre, ce grand jour où nous nous sommes tout donnés l'un à l'autre !... (L 178)

Pour la petite, ce que sa mère lui enseigna fut pleinement et incontestablement vrai : ce qui lui arriva objectivement (et qui arrive à tous les enfants ce jour-là, c'est-à-dire que leur petite personne reçoit la nourriture divine) fut aussi assimilé subjectivement par toutes ses énergies vitales, spirituelles et sensibles.

L'avènement du Christ-Eucharistie fut attesté dans sa vie par d'évidentes répercussions extérieures qui purent être observées également au niveau psychologique. Le mystère de la Présence eucharistique fut vécu avec un réalisme impressionnant et déterminant.

Une de ses petites compagnes de première Communion raconta par la suite : « Je me souviens qu'elle pleura beaucoup pendant son action de grâces. Elle me dit en sortant de la messe : "Je n'ai pas faim. Jésus m'a nourrie"» (Sum 381 et 145)⁸. Bien sûr, les enfants se laissent facilement prendre par l'émotion religieuse et même par un certain réalisme infantile ; mais le plus souvent, il s'agit d'un phénomène temporaire et superficiel. Ce qui en revanche impressionna tout de suite ceux qui observèrent Élisabeth, ce fut sa détermination quotidienne et les fruits qui en résultèrent. Parmi les nombreux témoignages, nous en choisissons encore deux.

Sa sœur :

À partir de sa première Communion, on l'a vue soudain changer ; on la sentait prise par Dieu : une impression de sainteté. Elle s'oubliait, ne pensait qu'aux autres. Rien qu'à la voir prier, on sentait que tout disparaissait pour elle. (Sum 347)

Un prêtre :

[De ce jour] je ne l'ai pas entendue une seule fois en confession, je ne l'ai pas communiee une seule fois, sans murmurer, édifié : cette enfant est un ange. (Sv 27)

Pour confirmer cela nous disposons de deux écrits intéressants d'Élisabeth elle-même. Avant tout, une poésie qu'elle composa à dix-huit ans, le jour anniversaire de sa première Communion. C'est une des plus belles poésies qu'elle ait composée et, comme on l'a observé avec justesse, elle a la respiration toute franciscaine du *Cantique des créatures*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

7. Il s'agit du chanoine Angles (cf. Sv 24 ss.).
8. Plus tard également, qui l'approchera après la sainte Communion (sa sœur Marguerite comme ses consœurs) l'entendra souvent répéter : « Oh ! comme II m'a bien nourrie ! » (Sv 20)
9. Les poésies composées par Élisabeth depuis l'adolescence jusqu'à ses derniers mois de vie, ne sont jamais extraordinaires du point de vue littéraire. Elles présentent cependant une caractéristique dont il faut absolument tenir compte : ses vers ne cherchent pas à transfigurer la réalité mais visent à s'adapter, non sans difficulté, à une réalité déjà transfigurée intérieurement et à l'exprimer.
10. P 1-72. Nous parlerons ensuite de quelques pages du *Journal*, écrites entre 1899 et 1901, d'une importance encore plus déterminante.
11. L'interdiction faite à Élisabeth par sa mère de se rendre, ne fût-ce qu'en visite, au Carmel, fut levée lorsqu'elle atteignit 19 ans.
12. Cité par M.-D. POINSENET, *Cette présence de Dieu en toi...*, Éditions Saint-Paul, Paris-Fribourg, 1969, p. 117.
13. Cf. M.-D. POINSENET, *op. cit.*, p. 218-219. Cf. aussi Conrad DE MEESTER, *Élisabeth de la Trinité : biographie*, Presses de la Renaissance, 2006, p. 286.

« C'est toi qui m'as formé les reins, qui m'as formé au ventre de ma mère »

(Ps 139,13)

Pour récapituler ce qu'il y a de théologiquement surprenant dans l'expérience d'Élisabeth de Dijon que nous avons jusqu'ici prise en considération, nous voulons encore évoquer deux témoignages parmi les plus significatifs, aussi bien pour les détails qu'ils contiennent que pour leur insistance particulière sur le mystère de la *précocité* de sa maturation spirituelle.

Voici tout d'abord le témoignage de Berthe Fonfrède, de cinq ans son aînée, qui rencontra Élisabeth au cours de musique lorsque cette dernière avait à peine dix ans ; elle la précéda ensuite de cinq ans au Carmel où elle l'accueillit et l'assista, d'abord comme "ange"¹⁴ puis comme sous-prieure et "aide" de noviciat.

J'ai été frappée alors de la pureté de son regard, du sérieux de cette enfant au-dessus de son âge, vers dix ans. Mais elle m'a surtout frappée à l'église Saint Michel, sa paroisse et la nôtre ; nos chaises se trouvaient immédiatement derrière la sienne ; je pus, pendant cinq ans, voir son attitude à l'église. Ce n'était pas simplement une artiste, mais une petite sainte. Sa foi dans la prière, son recueillement qui la tenait immobile pendant les longs offices, sans avoir besoin d'ouvrir un livre, étaient vraiment au-dessus de son âge. Ce qui attirait particulièrement mon attention, c'était son regard plein de foi et d'amour qui se fixait sur le tabernacle¹⁵, avant qu'elle ne quittât l'église. On sentait que tout son cœur restait là. Au sortir de l'église, elle me faisait l'effet d'une petite exilée sur la terre. (Sum 62)

Le second témoignage est celui de Mère Germaine de Jésus (de Saint-Seine), la Prieure qui la connut le plus intimement, la

forma et l'aima, et qui rapporte ainsi ce qu'elle apprit d'Élisabeth elle-même :

Elle me confia qu'à la suite de son vœu de virginité, émis à l'âge de quatorze ans, le recueillement dont elle était déjà favorisée devint plus intense et presque habituel : elle se sentait comme envahie par Dieu. Rarement il lui arrivait de perdre de vue sa sainte présence ; aux heures de prière surtout, ce sentiment la pénétrait ; elle éprouvait alors un irrésistible attrait à se livrer à Celui qui se révélait à elle au fond de son âme. (Sum 22)

C'est ainsi que, grâce à des témoignages absolument irréfutables (qu'on se rappelle qu'il s'agit de témoignages prêtés sous serment par deux carmélites connues pour l'authenticité et la maturité de leur foi), nous nous sommes trouvés de nouveau face à cette déconcertante évidence : entre dix et quatorze ans, Élisabeth avait déjà expérimenté et vécu ce don d'immédiateté et de perception du rapport avec Dieu auquel l'homme spirituel s'ouvre habituellement au terme d'une ascèse longue et tourmentée.

C'est pourquoi nous avons parlé de *précocité*, la décrivant à partir de l'influence que cette enfant/adolescente exerçait sur ses connaissances, jeunes ou adultes, car tout en s'adaptant normalement et paisiblement aux circonstances toutes simples, joyeuses ou tristes de la vie, elle demeurait au cœur d'une forte expérience de concentration par un contact immédiat avec le divin, comme si Dieu s'emparait d'elle violemment laissant voir son empreinte.

Quel est – dans cette expérience privilégiée – le message doctrinal ayant valeur pour tous ? D'après une célèbre étude théologique de H.U. von Balthasar¹⁶, le message et la mission d'Élisabeth sont exposés à partir des mots-clés suivants : Prédestination, Infinité, Adoration, Louange, Service. Autour de ces termes, on peut agencer tout ce qui, dans son expérience et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Je te fiancerai à moi pour toujours »

(Os 2,22)

Les trente derniers mois qu'Élisabeth passa dans le monde avant d'entrer au Carmel furent une période riche, non tant d'événements que de grâces et de souffrances.

Nous pourrions la définir comme une période d'organisation de sa vie intérieure autour d'un centre rayonnant. D'une part, Élisabeth poursuit l'expérience "mondaine" voulue et programmée par sa mère ; d'autre part, elle progresse rapidement dans la prise de conscience de son devoir de bâtir en elle, dans le même temps, la carmélite ; or « la carmélite, c'est au-dedans » (L 133). C'est une véritable lutte entre la mère, qui ne parvient à envisager autre chose pour sa fille qu'un mariage honorable, exigeant d'elle qu'elle ne prenne aucune décision jusqu'à sa majorité, et Dieu, qui l'a déjà choisie pour lui.

Élisabeth ne pensait pas devoir se rebeller contre sa mère et cela, comme nous le verrons, non par faiblesse de caractère, mais grâce au profond regard particulier avec lequel elle s'était habituée à considérer les contingences de la vie ; elle estimait devoir attendre, en creusant en elle-même cette solitude, cet espace intérieur, cette irrévocabilité où elle désirait s'immerger.

Paradoxalement, ce contretemps se trouvait être lui aussi en accord avec la vocation spécifique d'Élisabeth, aussi bien au sens où son expérience spirituelle ne pourra jamais être confiée à une organisation extérieure du temps, de l'espace et des événements (pas plus qu'à une organisation monastique, pourtant fort désirable), qu'au sens où Élisabeth pourra ensuite,

par expérience, enseigner que la substance de son message peut être vécue en tout état de vie ; de fait, elle le confiera souvent, même à des laïcs, sans avoir à l'adapter. Voici comment elle-même nous parle de cette période :

Voilà les réunions (mondaines) qui recommencent ; vous savez si j'aime cela – écrit-elle un peu douloureuse au chanoine Angles qui suit avec affection les adversités que rencontre sa vocation – enfin je l'offre au bon Dieu. Il me semble que rien ne peut distraire de Lui, lorsqu'on n'agit que pour Lui, toujours en sa sainte présence, sous ce divin regard qui pénètre dans le plus intime de l'âme ; même au milieu du monde on peut l'écouter dans le silence d'un cœur qui ne veut être qu'à Lui ! (L 38)

À une amie qui connaît bien son désir intime, elle dit :

Pensez à moi dimanche soir. [...] J'irai à ma "soirée", mon corps y sera, mais c'est tout, car mon cœur, qui pourrait le distraire de Celui que j'aime et, voyez-vous, je crois qu'Il sera content de m'avoir là. Demandez-Lui qu'Il soit tellement en moi qu'on le sente en s'approchant de sa pauvre petite fiancée et qu'on pense à Lui. (L 54)

Cette dernière confidence est particulièrement significative parce qu'elle nous libère d'un doute bien gênant. Vivre « dans le monde sans être du monde » (pour parler de façon évangélique), ou « de corps seulement mais pas plus » (pour employer le langage d'Élisabeth elle-même – cf. L 54) ne signifie nullement adopter une attitude désincarnée, éthérée, absente. Certes, Élisabeth tout comme les personnes qu'elle connaît, ont employé parfois des expressions de ce genre, à cause de la difficulté bien normale à mettre l'inexprimable sous des mots. Mais nous serions bien loin de la réalité si nous imaginions cette typique présence chrétienne comme une sorte de fiction.

Pour Élisabeth cela signifiait y être réellement. Elle sait que le Seigneur n'agit pas sur elle, "en la faisant presque disparaître", mais bien plutôt qu' "il est content de l'avoir là". Il s'agit de lui offrir tout ce qu'il y a de plus concret en elle, de le

laisser entrer avec une telle évidence que l'on puisse "Le sentir", que l'on puisse "penser à Lui" ne serait-ce qu'en s'approchant de celle qui lui appartient.

C'est vraiment la foi au Dieu incarné qui empêche de penser à une forme quelconque de sa présence qui serait "sans la chair". Et il serait bien étrange, le chrétien qui penserait rendre présent son Seigneur en réduisant à l'évanescence sa propre humanité.

L'unique effort d'Élisabeth, était celui d'empêcher que la situation ne prenne le dessus. Du Carmel elle écrira à sa mère, se rappelant ces soirées :

Je n'oublie pas les belles vacances [...] les joyeuses soirées, et le pas de quatre... Je me rappelle, maman chérie, tandis que je dansais comme les autres et que je jouais les quadrilles, là-bas dans le grand salon, j'étais comme hantée par ce Carmel qui m'attirait tant et où, un an plus tard, je devais trouver tant de bonheur. Quel mystère ! Oh, ne regrette pas de m'avoir donnée à Lui. (L 178)

Essayons à présent d'en savoir un peu plus sur cette vie intérieure carmélitaine qui se dévidait dans le monde.

Nous possédons quelques pages d'un *Journal spirituel* (janvier 1899 – janvier 1900), les seules qu'Élisabeth n'ait pas brûlées avant d'entrer au Carmel, peut-être parce qu'elles contiennent en grande partie les schémas des instructions qu'elle avait écoutées pendant la Grande Mission qui eut lieu à Dijon du 4 mars au 2 avril 1899, ainsi qu'au cours d'une retraite pour jeunes filles prêchée par le Père Hoppenot au début de l'année 1900. Dans ces pages elle nous livre cependant beaucoup d'elle-même et lorsqu'elle résume des instructions, il n'est pas difficile non plus de s'apercevoir qu'il existe un net contraste entre les considérations d'autrui, soigneusement rapportées, et le moment où son cœur déborde et se dévoile lui-même.

Élisabeth, telle qu'on la voit au début de l'année 1899 – elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

selon sa propre volonté ou sa propre mesure.

C'est ainsi que dans son *Journal* nous trouvons tout aussi bien et simultanément *et* une poésie qui reprend les termes nuptiaux et impatients de l'attente, *et* l'offrande de ce même désir :

Oh par pitié, mon Dieu, prends-moi. [...]

Je te les rends, n'es-tu pas le Seigneur ?

À toi mon cœur, mon corps, mon âme entière

Pour te servir à jamais sans retour. (27/1)

Ah, si vous le vouliez, je serais prête à vivre en enfer pour que de ce gouffre infernal monte sans cesse vers vous la prière d'un cœur qui vous aime. (24/1)

Pour nous, il est difficile de comprendre la coexistence *chrétienne* de ces deux mouvements du cœur : l'un qui tend au bien entrevu et l'autre qui accepte que ce bien soit différé, voire à tout jamais, pourvu qu'on possède ce bien souverain qu'est la volonté de Dieu, accueillie dans l'humilité et le dénuement. L'indifférence mystique n'est pas passivité, mais elle est l'activité dernière et la plus profonde d'un cœur croyant.

Il est des pensées intimes qui ne peuvent se traduire dans le langage de la terre sans perdre aussitôt leur sens profond et céleste. Je me suis bien donnée au bon Maître, je me suis abandonnée à

Lui. Je Lui ai abandonné aussi mon désir le plus cher, je ne veux que ce qu'Il veut. Je suis sa victime, qu'Il fasse de moi ce qu'il Lui plaira, qu'Il me prenne à l'heure qu'Il voudra. Je suis prête, j'attends. [...] Ah, je ne vous fixe pas de moment, prenez-moi quand vous voudrez, je m'abandonne à vous, c'est si bon, si doux ! (J 27/1)

Je ne veux que ce qu'Il veut, je ne désire que ce qu'Il désire, je ne Lui demande qu'une chose : L'aimer de toute mon âme, mais d'un amour vrai, fort et généreux ! (L 38)

Presque parvenue sur le seuil du Carmel, Élisabeth comprit, lorsqu'elle écrivait la dernière page de son *Journal* (la dernière de celles qui nous soient restées), qu'une vocation totalisante, comme celle dont Dieu lui faisait don, exigeait d'elle par avance, la remise totale de son être ; conviction qu'elle exprima par une formule digne des plus grands mystiques.

Ah, du moins, dans le monde je puis t'appartenir ; oui, n'est-ce pas, je suis tienne. Prends-moi, prends ma volonté, prends tout mon être. Qu'Élisabeth disparaisse, qu'il ne reste que Jésus ! (J 27/1)

Élisabeth voulait que ce désir de disparaître en la personne aimée du Christ, pour Lui et en Lui, se matérialisât à travers son effacement physique derrière les grilles d'un monastère de clôture. Mais quelque chose en elle n'était pas encore prêt, quelque chose avait encore besoin d'être appris. Et Dieu y pourvut un jour de février 1900, lorsque providentiellement, il lui donna de rencontrer, dans un des parloirs du carmel, un dominicain célèbre, le Père Vallée. Ce qui advint exactement lors de cette rencontre de presque deux heures, et l'importance à lui attribuer demeure sujet de discussion encore aujourd'hui. Cherchons tout d'abord à reconstituer les faits en eux-mêmes.

Selon l'auteur des *Souvenirs*, à cette époque « la transformation en Jésus crucifié était déjà tout l'idéal de sainteté d'Élisabeth », alors que « l'auguste mystère de la Trinité ne s'était pas encore révélé à cette âme toute prise par l'amour du divin Maître ». Or, « le père (Vallée) avait une grâce spéciale pour parler de la Sainte Trinité » (Sv 75).

À y regarder de plus près, nous voyons qu'Élisabeth demanda simplement au Père dominicain « ce qui se passait dans son âme », afin de pouvoir être plus docile au mystère qu'elle sentait vivre en elle. C'est le témoignage du Père Vallée qui « déchira tous les voiles, lui ouvrant des horizons comme infinis » (cf. Sv

75) lorsqu'il lui dit : « Oui, ma fille, toute la Trinité est là en votre âme, comme le dit le texte de saint Paul : “Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? ” (1Co 3,16). Votre âme est le temple de la Trinité ».

Le Père Vallée, en diverses occasions, fera ce commentaire : « ... je lui ai tout dit en une fois. Je l'ai vue s'élever comme une lame ». « Cette âme était prête. Elle partit comme écrasée sous le poids des richesses divines » (Sum 218). Élisabeth à son tour, dira :

La première fois que je le vis, il me parla de la charité divine. J'en fus comme écrasée. Jamais je n'ai perdu l'impression de ce qu'il me dit alors de cet amour infini, cherchant et poursuivant chacune de nos âmes. (Sum 74)

Mais aussi :

J'avais hâte que le Père cessât de parler et qu'il me laissât me retirer pour me trouver seule avec Lui et me livrer pleinement à Lui. (Sum 22-23)

Laissons de côté toutes les questions nées par la suite au nom d'un étrange point d'honneur à sauvegarder. Elles verront s'opposer d'un côté le Père Vallée (qui considérait Élisabeth comme « son ostensor » et revendiquait sur elle sa paternité spirituelle – Sum 253) et de l'autre, le carmel de Dijon qui, ne percevant dans l'épisode qu'une « influence providentielle », refusait de voir en Élisabeth un disciple qui aurait assimilé et vécu passivement une doctrine et un langage venus d'autrui. La polémique, qui aujourd'hui nous apparaît plutôt dénuée d'importance, a cependant le mérite d'avoir conduit à approfondir la question.

Qu'Élisabeth, du fait de ses carences sur le plan culturel, eût tendance à assimiler, presque musicalement, des expressions qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– septembre 1901 :

C'est près de Lui que tu me retrouveras toujours ! [...] Vois-tu l'union des âmes, c'est si bon ! Il faut s'aimer au-dessus de tout ce qui passe, alors rien ne peut plus séparer. (L 93)

– septembre 1901 :

Nos âmes sont si unies en Celui qui est tout Amour. (L 95) À Madame de Bobet, 10 février 1902 :

Ma pensée et mon cœur, ou plutôt mon âme, vous trouvent en Celui près duquel il n'est ni séparation ni distance et en lequel il fait si bon se réunir. Qu'Il soit notre "Rendez-vous", notre Rencontre, voulez-vous, chère Madame ? Que Jésus [...] cimente donc notre union et qu'Il nous consume dans les flammes de son amour. (L 106)

À la comtesse de Sourdon :

– février 1903 :

Je demande à Dieu de vous révéler les douceurs de sa présence et de faire de votre âme un sanctuaire où Il puisse venir se consoler. Voulez-vous me permettre d'y pénétrer, et avec vous d'adorer Celui qui y demeure ? (L 157)

– 21 novembre 1903 :

Ici, c'est le grand silence qui enveloppe notre vie, et permet à nos âmes de franchir l'infini pour nous perdre, comme en un avant-goût du Ciel, en l'amour de Celui qui est notre Tout. Chère Madame, vous savez qu'en ces divines intimités vous n'êtes pas oubliée. (L 181)

À l'abbé Jaillet, 11 février 1904 :

Un fort mouvement de prière emporte mon âme vers la vôtre. [...] Que l'Esprit d'Amour, Celui qui scelle et qui consume l'"Un" en la Trinité, vous donne une sur-effusion de Lui-même. [...] Que rien ne puisse nous distraire de la vision de sa Charité. Il nous l'a fait dire par son Verbe incarné : "Demeurez en mon amour". Que ce soit le divin Rendez-vous de nos âmes sur la terre. (L 193)

À sa sœur Marguerite, février 1902 :

Jeudi ma prière sera bien intense et je ne ferai plus qu'un avec toi, du reste cela ne sera pas nouveau, car, n'est-ce pas, nous ne nous

quittons pas ? Tu sais bien la prière que le Christ faisait à son Père : “Je veux qu’ils soient un, comme vous et moi ne sommes qu’un”.

Oh, alors, quand ce “un” est consommé entre les âmes, il me semble qu’il n’est plus de séparation possible ; tu le sens bien, n’est-ce pas ? Samedi je vous suivais, mes chéries, je voyais ce train qui vous emmenait, mais il me semblait que vous ne vous éloigniez pas, car il en est Un qui est l’Immuable, Celui qui demeure toujours, et en qui nous nous trouvons toujours !... J’ai passé à peu près toute ma journée près de Lui (près du tabernacle) et ma Guite était là avec moi, car il me semble que je la garde en mon âme. Que le Christ te porte mes tendresses et tout ce que mon âme voudrait te dire ; ne le quitte pas, vis dans son intimité, c’est là que nous ne faisons plus qu’un. (L 109)

Au chanoine Angles, 7 avril 1902 :

À 2 heures je suis descendue au chœur, vous devinez si je me suis régalée, et vous devinez aussi ce que j’ai dit pour vous ! J’aime de plus en plus les chères grilles qui me font sa prisonnière d’amour, c’est si bon de penser que nous sommes prisonniers, enchaînés l’un pour l’autre, plus que cela, que nous ne sommes qu’une seule victime, offerte au Père pour les âmes, afin qu’elles soient toutes consommées en l’Unité. (L 111)

À la petite Cécile Lignon, 29 mai 1902 :

Ta grande amie a été bien unie à toi aujourd’hui, son cœur ne faisait qu’un avec le tien. Je t’ai retrouvée près du Bien-Aimé Jésus, nous étions toutes deux sur son Cœur. [...] Je vous donne rendez-vous (à toi et à ta Maman), près du Tabernacle. [...] Qu’Il soit notre rendez-vous n’est-ce pas Cécile ?

S’Il est venu ce matin en ton petit cœur [...] garde-le bien, ma chérie, et garde-moi aussi dans ce cher petit sanctuaire. (L 116)

À sa sœur Marguerite Catez, 30 mai 1902 :

Je te sens à la chapelle de midi à 1 heure, c’est la fusion de nos deux âmes en Lui, oh ! si tu savais comme nous sommes près ! Continue de communier aux Trois, à travers tout, c’est là le centre où nous nous retrouvons. [...] Je passerai la journée au chœur et tu y seras avec moi, n’est-ce pas qu’il fait bon près de Lui ? Vois-tu, Il est mon Infini, en Lui j’aime, je suis aimée et j’ai tout. Union ferme et profonde. (L 117)

Au chanoine Angles, 2 août 1902 :

Ma vie de carmélite, de fiancée du Christ, suppose des unions si profondes ! Pourquoi m'a-t-Il (Dieu) tant aimée ? Je me sens si petite, si pleine de misère, mais je l'aime, je ne sais faire que cela, je l'aime avec son amour à Lui, c'est un double courant entre "Celui qui est" et "celle qui n'est pas" ! Ah, quand je sens mon Dieu envahir toute mon âme, comme je le prie pour vous, il me semble qu'il est une prière à laquelle Il ne résiste pas et je veux qu'Il me donne toute-puissance ! Comme j'aimerais venir déborder le trop-plein de mon âme en la vôtre comme jadis, mais c'est d'âme à âme, n'est-ce pas ? que nous communiquons. (L 131)

À sa sœur Marguerite Catez, pour son mariage, septembre 1902 :

Tandis que l'Église consacrerait votre union, la carmélite, l'heureuse enchaînée du Christ, passera la journée à ses pieds, se faisant toute priante, tout adorante, pour ces "deux" que le bon Dieu veut "un" ! Vous voulez bien, n'est-ce pas, que je vous enveloppe de ma prière, ou plutôt de celle de mon Christ qui vit en moi ! (L 135)

– 1^{er} novembre 1902 :

Je vous suivrai partout. Dans quinze jours nous allons nous revoir, mais, n'est-ce pas, nous ne nous sommes pas quittées ; si tu savais comme je t'enveloppe en ma prière ! (L 144)

À Madame Angles, 9 novembre 1902 :

Il est toujours vivant, toujours à l'œuvre en notre âme ; laissons-nous bâtir par Lui et qu'Il soit l'Âme de notre âme, la Vie de notre vie, pour que nous puissions dire avec saint Paul : "Vivre, pour moi, c'est Jésus-Christ". À Dieu, chère Madame, je vous quitte pour aller à matines ou plutôt je vais vous retrouver en Celui qui unit nos âmes. (L 145)

À Mademoiselle Cantener, 1902-1903 :

Que le Christ nous introduise en ces profondeurs, en ces abîmes où l'on ne vit que de Lui. Voulez-vous vous unir à votre petite sœur pour vous faire tout aimante, tout écoutante, tout adorante ? (L 125-126)

À Françoise de Sourdon, octobre-novembre 1901 :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

brisée ! [... J Nous partons mercredi matin pour la Suisse. [... J Enfin notre consolation est de la voir heureuse ; [... J je vous assure qu'elle a souffert aussi pour nous quitter, elle en dépérissait et il valait mieux que cela finisse ; donc nous l'avons vue (samedi et dimanche et nous y retournons encore demain) ; elle est ravie et nous a dit qu'elle était encore plus heureuse qu'elle ne l'espérait. C'est une consolation pour notre sacrifice [... J on est très bon pour elle ; c'est bien la vie qu'il lui fallait³².

Une analyse psychologique de tout ce drame familial ne nous intéresse pas. Peut-être conduirait-elle à la conclusion que dans cette petite famille sans père, l'intensité du rapport existant entre la mère et ses deux filles avait en soi « quelque chose d'insolite et d'inquiétant », « une certaine immaturité inconsciente », « une déformation du sentiment³³ ». Même s'il en fut ainsi, cela ne nous donnerait qu'un motif supplémentaire pour observer combien la force de la grâce de Dieu, présente dans le cœur d'Élisabeth, a traversé toute l'épaisseur de l'humain.

Par ailleurs toutes les analyses psycho-anthropologiques ou d'un autre type, finissent par être arbitraires et stupides quand elles prétendent analyser une *vocation* en considérant comme allant de soi qu'il n'y a pas Quelqu'un qui appelle, ou en l'éliminant pratiquement, sous prétexte que s'il existe, la science n'en sait rien. C'est ainsi que la vocation finit par devenir la conséquence de l'un ou de l'autre conflit psychologique sur lequel on fait un étalage d'érudition aussi lourd qu'inutile.

En revanche, une autre observation nous importe, celle faite au cours des *Procès de béatification*, aussi bien par le théologien censeur des écrits (de façon plus nuancée) que par le promoteur général de la foi³⁴, qui voulut quelques éclaircissements sur la question. En effet, dans son obéissance

envers sa mère, Élisabeth ne semble pas avoir vécu de façon radicale l'invitation évangélique qui incite à suivre le Christ sans hésitation ni délai. Le Promoteur de la foi lui-même, cite à ce sujet deux phrases de l'Évangile : « Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au Royaume de Dieu » (Lc 9,62) et : « Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi » (Mt 10,37).

Une telle perplexité était fondée, non seulement sur le fait qu'Élisabeth accepta sans discuter d'obéir à sa mère qui lui imposa d'attendre sa majorité (le Promoteur s'interroge : à l'emporter, s'est-il agi d'une « obéissance raisonnable » ou n'aurait-ce pas été plutôt une « affection naturelle » ?), mais encore et surtout pour deux autres raisons.

En premier lieu, Élisabeth montra qu'elle aussi avait éprouvé, directement ou indirectement, une souffrance exagérée qui l'avait presque conduite à la limite de l'effondrement :

Ah, j'aurai à faire un gros sacrifice en quittant les personnes que j'aime. (cf. J 27/3)

Que c'est dur de faire souffrir ceux qu'on aime, mais c'est pour Lui ! S'Il ne me soutenait, à certains moments je me demande ce que je deviendrais. (L 38)

Il faut que ce soit pour le bon Dieu, Lui seul peut me soutenir. (L 64)

Mon cœur saigne, mon corps est brisé ! Dieu est là seulement et Il me soutient ! (L 80)

Ne croyez pas que je ne sens point le sacrifice, je l'offre à Dieu chaque fois que je pense à la séparation. Puis-je Lui sacrifier plus qu'une mère comme la mienne ! (L 55)

Ah, mon Jésus [...] il faut que je te voie me tendant les bras au-dessus de ces bien-aimées, pour que mon cœur ne se brise pas. Pour leur éviter une larme je tenterais tout, et c'est moi qui les fais couler ainsi ! (J 26/3)

Et elle aussi jugea *terrible* ce que sa mère eut à supporter :

Ma pauvre chère maman, est vraiment admirable. [...] Le sacrifice est terrible, [...] Dieu seul peut les soutenir mes pauvres chéries que je crucifie. (L 71)

En second lieu – et cela est encore plus grave – le doute subsiste parce qu'Élisabeth a employé des expressions qui théologiquement semblent vraiment inadmissibles :

Je ne te remercierai jamais assez – écrit-elle à sa mère – de m'avoir laissée entrer dans ce cher Carmel où je suis si heureuse. C'est un peu à toi aussi que je dois mon bonheur, car tu sais bien que si tu n'avais pas dit "oui" ta petite Sabeth serait restée près de toi. (L 85)

Sans ton "fiat" tu sais bien que je ne t'aurais jamais quittée, et Lui voulait que je te sacrifie pour son Amour. (L 170)

Cependant, Élisabeth a aussi des expressions d'une détermination absolue :

Ah, elles comprennent que, malgré mon amour pour elles, je suis prête à les quitter pour mon Jésus. Elles croient bien que c'est Lui qui m'appelle, que pour Lui seul je les sacrifie. (J 26/3)

Surtout – si elle parle de son sacrifice – elle parle encore plus d'une paix très profonde :

Ta bien-aimée sent une douceur infinie dans ce sacrifice, puisque c'est pour toi qu'elle le fait, pour toi qu'elle aime par-dessus tout, pour toi qui as blessé son cœur. [...] C'est toi son Époux, sa mère, sa sœur, son amour suprême. (J 27/3)

Dans mes larmes je sens un calme, une douceur infinis. (J 26/3)

Nous trouvons donc des expressions où l'importance excessive donnée au sacrifice (aussi bien de la part de sa mère que de celle d'Élisabeth elle-même) semble dénoter une certaine immaturité infantile, et d'autres formules dont l'accent – mis sur la paix, la douceur, la détermination – nous parle d'un amour mûr et irrésistible pour Dieu. La relecture de deux de ses lettres peut nous faire entrer dans la juste compréhension de ces attitudes apparemment contradictoires : la dernière écrite avant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est sa mère elle-même qui le raconte : « Toute sa vie était concentrée dans ses yeux. Et à la fin de cet ultime entretien elle eut le courage héroïque de me dire : “Maman, lorsque la sœur tourière viendra t'apprendre que j'ai fini de souffrir, tu tomberas à genoux en disant : Mon Dieu, vous me l'avez donnée, je vous la rends ; que votre saint Nom soit béni ! ”» (Sv 249-250 ; Doc 452)

Et sa mère obéira. Quand on lui dira que sa fille a rendu son dernier soupir, elle s'agenouillera et répétera, mot pour mot, la prière qu'elle lui avait mise sur les lèvres et dans le cœur. Toute leur relation, longue, difficile, déchirante et très douce se nouait indissolublement en cette ultime obéissance de la mère envers sa fille.

Si nous réfléchissons à tout cela, savons-nous vraiment, nous, ce qu'est la tendresse ?

Dans ce long récit et dans les mille enseignements qui s'y trouvent disséminés, il est encore une chose que, volontairement, nous avons omis de dire (même si elle perçait çà et là) afin de la faire ressortir à présent dans toute sa dimension théologique.

De par cette cohérence de foi – qui est l'une de ses plus extraordinaires caractéristiques – Élisabeth dans son rapport avec sa mère, ne perdait jamais de vue une icône maternelle : celle de Marie. Surtout en ces deux mystères où s'accomplit en la Vierge sa divine maternité : l'Annonciation, quand le Fils de Dieu put naître en vertu du *Fiat* prononcé par la Mère ; et la Crucifixion, quand Celui qu'elle aimait dut se laisser crucifier et que “celle qui se savait aimée” dut assister, avec un nouveau *Fiat* encore plus douloureux, à l'indicible souffrance de l'Amour.

Nul n'a pénétré le mystère du Christ en sa profondeur, si ce n'est la

Vierge. (DR 2)

L'attitude de Marie est celle-là même – comme imitation, mais aussi comme adhésion vitale – avec laquelle il faut s'approcher du Christ. Et c'est ainsi qu'Élisabeth parlait à sa mère, comme si elle entrevoyait l'icône de Marie peinte à nouveau à travers leur relation douloureuse : Élisabeth a dû naître au Carmel, comme nouvelle fille de Dieu et épouse du Christ, et à sa mère, le *Fiat* a été demandé. Puis elle a dû naître encore sur la Croix, du côté ouvert du Christ, comme une Épouse de sang, et sa mère a dû de nouveau prononcer son *Fiat*. Par deux fois, comme Marie.

Oh, vois-tu, si tu pouvais lire en mon âme, si tu voyais tout le bonheur que je goûte au Carmel ! [...] Ah ! quelle belle part Il a faite à sa pauvre petite ! Si un instant tu pouvais voir tout cela, oh ! ma petite maman, tu serais obligée de te réjouir. Puisqu'il me fallait ton "fiat" pour entrer en ce coin du Ciel, merci encore pour l'avoir prononcé si courageusement. Si tu savais comme le bon Dieu t'aime ! (L 94 ; cf. L 302)

Oh ! si tu savais comme cela est vrai que c'est moi qui ai la meilleure part ; ce soir j'éprouve le besoin de te dire "merci", car sans ton "fiat" tu sais bien que je ne t'aurais jamais quittée, et Lui voulait que je te sacrifie pour son Amour. (L 170)

Ma chère petite Maman, voici la sainte Vierge qui veut revenir à toi pour te dire tous les souhaits de ton Élisabeth. C'est tout son cœur qu'elle t'apporte aujourd'hui !... J'ai passé avec cette chère statue (de la Vierge) des jours délicieux dans l'intimité de notre petite cellule ; elle m'a dit tant de choses. Tu verras comme elle est vivante : qu'elle vienne combler le vide de ta solitude, en te disant les secrets de l'union. Jésus, Marie, ils s'aimaient tant : tout le cœur de l'un s'écoulait en l'autre ! Je suis à bonne école, maman chérie ! Il m'apprend à t'aimer comme Il a aimé, Lui le Dieu tout Amour. Mais pour faire la volonté de son Père Il a quitté cette Mère qu'Il aimait infiniment. Moi aussi c'est pour cela que je t'ai laissée, mais je suis plus près de toi, car je n'ai plus qu'un cœur, qu'une âme avec ma petite maman ! (L 188)

J'ai demandé à la Vierge [...] qu'elle te révèle ce doux secret de

l'union avec le bon Dieu, qui fait qu'à travers toutes choses on demeure avec Lui : c'est l'intimité de l'enfant avec sa mère, de l'épouse avec l'Époux. (L 209)

Nous avons déjà vu comment Élisabeth a mystiquement actualisé Noël et la Crucifixion, décrivant le petit Jésus qui, voulant naître dans le cœur d'Élisabeth, tend les mains vers sa maman pour lui demander d'être mère pour Lui aussi ; ou bien décrivant Jésus-Époux qui, en prenant son épouse, devient également "Fils" de cette maman (cf. L 103).

En sa mère qui souffre, Élisabeth ne voit que l'icône de la Vierge des douleurs.

Dimanche, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, j'ai pensé que c'était un peu ta fête. [...] J'ai mis ton âme dans celle de la Mère des douleurs et je lui ai demandé de te consoler. Nous avons dans le fond du cloître une statue de [la] Mater Dolorosa à laquelle j'ai beaucoup de dévotion. Tous les soirs je vais lui parler de toi. [...] J'aime tant ces larmes de la Vierge, je les unis à celles que ma pauvre maman verse en pensant à son Élisabeth. (L 94)

Et quand la mort sera désormais très proche (au cours de son dernier mois de vie), Élisabeth écrira à sa mère pour lui demander de se tenir comme Marie au pied de la Croix, mais réellement, grâce au réalisme de l'Eucharistie : et c'est quelque chose dont elles ont déjà parlé entre elles de vive voix :

N'oublie pas que tu m'as promis, à l'Élévation de la sainte Messe, de te tenir avec la Vierge au pied de la Croix pour offrir ensemble au Père du Ciel, "dont toutes les volontés sont volontés d'amour", vos enfants !... (L 308)

Si Élisabeth ne fait qu'un avec le Christ, sa mère doit ne faire qu'un avec la Vierge Sainte. La spiritualité de sa mère – à savoir sa vie de foi – ne peut consister en autre chose qu'à prononcer, avec la Vierge, ce double *Fiat*.

Encore, et peut-être surtout dans ce cas, Élisabeth manifeste

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Seigneur » (Sum 184). Si les autres jeunes religieuses se heurtaient à la difficulté d'apprendre peu à peu à dominer leur curiosité, leurs distractions pour savoir se recueillir, Élisabeth au contraire semblait avoir le problème inverse : sortir d'un recueillement toujours plus enveloppant, pour ne pas risquer même, comme cela lui arrivait, de se perdre dans le grand monastère (Sum 75). « Elle voyait tout en Dieu et Dieu en tout » (Sum 75) : c'est la formulation sans doute la plus synthétique pour décrire la beauté de ces jours.

Les témoignages des sœurs déjà expérimentées qui la connurent, laissent transparaître l'étonnement de toutes devant quelque chose qu'on n'avait presque pas le courage d'admettre, mais que la Prieure confiait à sa vicaire en toute simplicité : « Cette jeune religieuse commence à un degré de vertu où beaucoup d'autres seraient heureuses de finir » (Sum 69).

Ce qui frappait le plus c'était donc son recueillement, parce qu'il était d'un genre particulier : paradoxalement nous pourrions le définir comme ouvert : celui d'une personne qui sait tellement se recueillir dans sa plus profonde intimité que, précisément pour cela, elle ne se possède ni ne se défend. « Au Carmel, on fut frappé dès son entrée de cette désappropriation d'elle-même et de la simplicité de son humilité qui ne se traduisait pas en paroles, en attitudes d'abaissement ; en récréation, rien d'affecté ; elle était la plus dilatée des novices, sans légèreté » (Sum 34).

La vie religieuse d'Élisabeth dura à peine cinq ans : un temps certainement court, mais qui apparaîtrait terriblement long et important quand on écoute des descriptions et des jugements aussi absolus que ceux que nous pouvons recueillir des lèvres de qui vécut à ses côtés, jour après jour.

Je n'ai observé aucun défaut ni aucune faute jusqu'à la fin de sa vie.

Au contraire, son oubli d'elle-même, son dégageant m'ont paru croître chaque jour. (Sum 37)

Pendant les cinq années de sa vie religieuse, je ne l'ai jamais vue un seul jour moins aimable, même pendant la période où elle souffrait beaucoup moralement, chose rare chez une novice. (Sum 65)

En cinq ans de vie commune, je n'ai jamais pu relever le moindre mouvement d'impatience ; ce que je m'explique par l'intensité de sa vie d'oraison. (Sum 27)

Je ne me rappelle pas l'avoir vue un seul jour moins aimable, moins gracieuse ou dévouée. (Sv 32)

Jamais je ne lui ai entendu formuler un seul jugement sur une chose commandée. (Sum 80)

J'atteste avoir constaté la fidélité de sœur Élisabeth aux moindres observances. Rien ne semblait lui coûter dans notre vie austère. (Sum 81)

Je ne l'ai jamais entendue dire une parole contraire à la charité. (Sum 52)

C'est la vérité qu'on ne l'a jamais vue parler ou agir avec précipitation, mais toujours avec calme et réflexion et cela parce que la grâce la régissait en toutes choses. J'en ai été témoin continuellement pendant toute sa vie religieuse. Elle était pondérée, mais sans rien de guindé, ni de distant, bien au contraire ; elle était toute simple. (Sum 403)

Et il s'agit – nous le répétons une nouvelle fois – de témoignages prêtés sous serment. On sait que dans les procès canoniques beaucoup de questions sont posées au sujet de l'héroïcité des vertus de la personne qui devra être proposée comme modèle de vie chrétienne. Dans le cas d'Élisabeth les réponses – presque dans leur totalité – sont brèves et convaincues :

Elle était délicieuse, très simple ; elle parlait de ses “Trois” avec une simplicité charmante. On sentait son âme au-dessus, en Dieu, c'était palpable. (Sum 351)

Elle était un vrai trésor en Communauté, un de ces sujets auxquels

on peut demander tous les services, avec l'assurance de lui faire plaisir.
(Sum 78)

Cette charité s'étendait indifféremment à toutes, au point que chacune aurait pu croire qu'elle lui était tout particulièrement chère.
(Sum 185-186)

J'atteste aussi l'avoir vue également aimable avec toutes ses sœurs, sans qu'on puisse jamais remarquer ses préférences ou ses sympathies, si bien que chacune pouvait se croire la plus aimée. Elle eut aussi une rare délicatesse de charité dans ses rapports de Communauté. (Sum 65)

Elle savait allier des vertus qui semblent opposées, telles que douceur et force. (Sum 67)

Son constant désir du martyre et son intention de mener sa vie religieuse dans cet esprit y fit passer comme un souffle d'héroïsme, en la faisant tendre toujours au maximum du don de soi, comme preuve d'un plus grand amour. (Sum 81)

Au Carmel, en la voyant, je pensais au Poverello d'Assise : je la sentais souverainement détachée de tout le créé et souverainement libre. (Sum 80)

Si l'on veut raconter des épisodes liés à ces jugements, on ne trouve pratiquement rien dans sa vie justement parce qu'il ne s'agissait pas de ce type d'événements qui restent dans la mémoire du fait de leur caractère exceptionnel. Il s'agissait d'une façon d'être. On se rappelle en particulier son attitude envers les sœurs plus âgées qui, sans trop d'égards, avaient tendance à abuser de la bonne volonté de la jeune sœur, la submergeant de mille requêtes : Élisabeth leur réservait « toutes les délicatesses de la charité, toutes les prévenances qui rendent la vie religieuse aimable, facile » (Sum 186).

Ou encore son attitude envers les sœurs tourières qui attendaient qu'Élisabeth vienne prendre la relève à la porterie, lui laissant ainsi les responsabilités les plus lourdes et les plus délicates, parce que « c'était toujours avec une grande bonté et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« “Apôtre, carmélite”, c’est tout un ! »

(L 124)

Quand on raconte la vie religieuse d’Élisabeth, il est impossible d’échapper à une objection d’autant plus pressante qu’elle tire aussi ses motivations d’une hypersensibilité très répandue. « Prier et aimer » peuvent être une très belle occupation, mais comment la concilier avec cette indication évangélique qui voit dans le dévouement actif envers le prochain l’indispensable preuve de ce même amour ? D’autant plus que dans le christianisme on adore explicitement un Dieu fait homme qui a déclaré par avance considérer que c’est à lui qu’on a fait (ou pas fait) ce qu’on fait (ou pas) au plus petit d’entre ses frères.

Que de toute façon le regard de l’homme doive être tourné en premier lieu vers Dieu, pour lui-même, avec une charité immédiate, et que sur le prochain ne puisse que se reverser cette même charité, cela n’est pas ici à mettre en discussion. Toute inversion à cet égard ne peut qu’engendrer tromperie et stérilité. Reste cependant le problème des liens qui doivent exister entre le regard vers Lui (contemplation) et le regard vers les créatures (action).

Élisabeth étant carmélite, c’est de l’intérieur même de sa tradition monastique qu’il faut affronter le problème. Le Carmel en effet – dans l’histoire des Instituts religieux – est peut-être celui où l’on a le plus débattu et ressenti douloureusement la question des rapports qui doivent exister entre contemplation et action.

Comme chacun sait, l'Ordre du Carmel naquit marqué par une forte empreinte contemplative⁴⁴ : le précepte fondamental de sa Règle prescrit précisément de passer son existence « méditant jour et nuit la loi du Seigneur ». De l'expérience contemplative il a eu constamment tant une définition idéale de haute valeur théologique⁴⁵, qu'une tradition (vécue et écrite) d'une rare profondeur et dignité. Cependant, dès les débuts (avec la première génération de Carmes en Europe) – depuis qu'au XIII^e siècle l'Église assigna à l'Ordre le statut de “mendiants” et de ce fait, la forme de vie qui lui est attachée – le problème le plus brûlant devint pour lui celui de l'équilibre qu'il fallait envisager et défendre entre la contemplation et l'action (ou apostolat).

Tandis que cette question était débattue et vécue avec des hauts et des bas dans la branche masculine de l'Ordre plus directement impliquée, il est étrange d'observer comment ce fut la branche féminine, pourtant plus récente, qui fut à l'origine d'un véritable approfondissement théologique. Le Carmel féminin – à qui historiquement, l'activité fut interdite dès les origines, comme il en fut pour presque toutes les institutions religieuses féminines jusqu'aux siècles les plus récents – n'eut pas à résoudre à cet égard un problème pratique, mais c'est précisément ce fait qui permit une approche plus radicale et originale.

La pensée patristique antique s'était en partie montrée encore souple face à une conception néoplatonicienne et individualiste du primat de la contemplation, fondé sur une surévaluation aristocratique des fonctions “spirituelles” de l'homme.

La mystique médiévale avait davantage christianisé le problème en décrivant le rapport contemplation-action comme une attention directe à Dieu seul. Plus tardivement, mais

nécessairement, cette attention montrera sa fécondité à travers celle qu'on porte au prochain (*ex plenitudine contemplationis, activus* – la plénitude de la contemplation le rend actif.)

La mystique espagnole marqua évidemment un important pas en avant. D'abord avec *Ignace de Loyola* qui enseigna comment être contemplatif *dans* l'action où l'on s'immerge en une pure et totale dépendance de Dieu, une action au service de l'Église, menée en une telle obéissance et absolue nudité, qu'elle en devient contemplation (*in actione, contemplativus* – contemplatif dans l'action) ; puis avec *Thérèse d'Avila* qui enseigna une vie contemplative qui soit en elle-même une action ecclésiale (*in contemplatione, activus* – actif dans la contemplation). L'enseignement de la nouvelle Mère du Carmel pourrait peut-être apparaître moins clair à qui se laisse distraire par ses insistances répétées (imposées d'ailleurs par l'obéissance) à décrire aussi le développement de l'expérience contemplative dans sa dimension psychologique et intime. Mais deux innovations doivent certainement être attribuées au mérite de Thérèse :

A) C'est chez elle que l'on trouve la première correction de la typologie classique "Marthe-Marie" sur laquelle est fondée la doctrine traditionnelle des rapports entre contemplation et action. C'est Thérèse qui offre Marthe comme noble idéal pour des contemplatives qui réellement (existentiellement et non seulement théoriquement) considèrent la contemplation comme pur don de Dieu. Ce n'est que si l'on a la plus haute estime de l'office de Marthe (et qu'on le considère pour soi comme l'unique bien dont on puisse se sentir digne en cette vie) et seulement si l'on considère le Carmel comme « la maison de sainte Marthe où il faut qu'il y ait de tout » (CE 27,5) qu'on peut faire en sorte que la contemplation-don-de-Dieu inonde

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Élisabeth n'a guère besoin de réfléchir ou de raisonner. Elle a à sa disposition un modèle biblique à contempler : Marie, vierge et Mère de Dieu.

Il est une créature qui connut ce don de Dieu, une créature qui n'en perdit pas une parcelle, une créature qui fut si pure, si lumineuse, qu'elle semble être la Lumière elle-même. [...] Une créature dont la vie fut si simple, si perdue en Dieu que l'on ne peut presque rien en dire. (CF 39)

Élisabeth est d'une précision théologique impressionnante : le mystère marial, c'est l'icône de l'être chrétien. Marie est dès son enfance, « si petite, si recueillie en face de Dieu » : le Père se penche sur elle avec un amour divin et la choisit pour Mère terrestre de son Fils. Intervient alors l'Esprit d'Amour, et la Vierge prononce son *Fiat*. Marie accueille en son sein le Fils de Dieu et dès cet instant, « elle est la proie de Dieu pour toujours ». Elle ne peut plus se passer de « vivre au-dedans », dans les profondeurs d'un abîme insondable.

Dans quelle paix, dans quel recueillement Marie se rendait et se prêtait à toutes choses ! Comme celles qui étaient les plus banales étaient divinisées par elle ! Car à travers tout, la Vierge restait l'adorante du don de Dieu ! Cela ne l'empêchait pas de se dépenser au-dehors lorsqu'il s'agissait d'exercer la charité... (CF 40)

Marie, en somme, fut concrètement habitée par Dieu et son existence devint comme un feu qui, tandis qu'il ne cesse de s'élever, réchauffe, brûle et entraîne avec lui vers le haut tout ce qui l'entoure. Le rapport entre la vie quotidienne normale et le mystère que la Vierge abritait est exprimé par l'Évangile en une phrase qui pour Élisabeth est définitive et constitue tout son programme : elle « gardait tout en son cœur ».

Je voudrais répondre à ma vocation en passant sur la terre comme la Sainte Vierge, "gardant toutes ces choses en mon cœur", m'ensevelissant pour ainsi dire dans le fond de mon âme afin de me perdre en la Trinité qui y demeure, pour me transformer en elle. Alors

ma devise, “mon idéal lumineux” comme vous me le dites, seront réalisés, ce sera bien Élisabeth de la Trinité. (L 185)

Un jour on lui offrit une gravure représentant le mystère de l’Annonciation. Elle passait de longues heures dans sa petite cellule à la contempler, désirant “s’unir à l’âme de la Vierge” au moment où le Père se penchait sur elle et où le Fils s’incarnait et où l’Esprit Saint survenait pour opérer le grand mystère de l’Incarnation du Verbe de Dieu dans la nature humaine. Élisabeth voyait toute la Trinité “s’engager, agir et se donner” et il lui semblait que la vie d’une carmélite dût se dérouler entièrement “à l’intérieur de ces rencontres divines et de ces mouvements”.

Elle a consacré de nombreuses poésies à cette icône mariale” où elle décrit la Vierge qui, fidèlement, demeure nuit et jour en un profond silence, en une paix ineffable, en une prière continuelle, l’âme inondée par la lumière de Dieu, avec un cœur qui reflète la Beauté de la Divinité et son désir d’être hébergée par les hommes.

C’est Marie qui attire le Ciel : le Père lui confie le Verbe et l’Esprit l’obombre d’amour.

*Les Trois viennent à elle, c’est tout le Ciel qui s’ouvre,
Qui se penche et s’incline... (P 79)*

Marie a donc bien pris son enfant dans ses bras, comme aiment à le faire toutes les mères, mais pour pouvoir le serrer sur son cœur, en quel silence, en quel recueillement et en quelle adoration elle a dû d’abord – au moment de la mystérieuse incarnation – s’ensevelir au fond de son âme et, avec plus de force encore, « étreindre ce Dieu dont elle était la Mère » (cf. L 183).

Au début, c’est le réalisme marial : l’avènement de Dieu *dans* la créature humaine. Suit immédiatement la prise de conscience

du nécessaire prolongement historique de ce mystère : de même qu'il est nécessaire que l'Incarnation de Dieu continue dans l'histoire, il est nécessaire que les créatures continuent à offrir l'espace maternel de leur humanité.

Les poésies de Noël d'Élisabeth sont centrées sur cette inévitable conséquence :

*C'est en mon âme que s'opère
Le grand, le sublime mystère,
La nouvelle incarnation !
Je ne vis plus, Il vit en moi. (P 75)*

Pour elle, voilà ce que dit la voix de l'ange de Noël :

*Recueille-toi, c'est en ton âme
Que le mystère est accompli.
Jésus, Splendeur du Père,
En toi s'est incarné.
Avec la Vierge Mère
Étreins ton Bien-Aimé,
Il est à toi. (P 86)*

À Marie, il faut adresser cette prière :

*Mère du Verbe, oh dis-moi ton mystère.
Depuis l'instant de l'Incarnation,
Dis-moi comment tu passas sur la terre
Ensevelie en l'adoration.
En une paix tout ineffable,
Un silence mystérieux,
Tu pénétras l'Être Insondable,
Portant en toi "le don de Dieu".
Sous la divine étreinte
Oh, garde-moi toujours,
Que je porte l'empreinte*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Vraiment, tu n'es plus toi, mais tu deviens Lui-même.
À tout instant a lieu la transformation,
Rends grâces au Sauveur pour ce vouloir suprême,
Que ton être s'abîme en l'adoration.*

*“Crois toujours à l'Amour” malgré tout ce qui passe :
Si Dieu semble dormir au centre de ton cœur,
Ne le réveille pas, car c'est une autre grâce
Qu'Il te ménage encore, ô ma petite Sœur. (P 93)*

50. C'est la devise qu'Élisabeth avait fait graver sur son crucifix de profession et qui revient à chaque strophe. Le lien entre le mystère de la Nativité et celui de sa Profession religieuse est présent dans son cœur.

51. Ce billet a précisément pour titre les paroles de Jésus « *Ecce Mater tua* ».

52. Cf. M.-M. PHILIPON, *En présence de Dieu. Élisabeth de la Trinité*, Desclée de Brouwer, 1966.

53. Cf. le traité *Le Ciel dans la foi* dans son entier ; il fut écrit explicitement pour une mère de famille.

54. Élisabeth consacre à Rm 8,29 une véritable exégèse : Cf. surtout L 310 ; 231 ; 240 ; 249 ; 300 ; 306 ; 307 ; 315 ; 308 ; 324 ; 312 ; DR 1 ; 6 ; 36 ; 37 ; 41 ; P 90 ; 105 ; 106.

55. C'est volontairement qu'ici nous ne faisons que survoler le thème de la conformité au Christ Crucifié ; nous y reviendrons ultérieurement vu qu'il prendra une importance et une épaisseur déterminantes dans la dernière période de la vie d'Élisabeth.

56. Cf. *Élisabeth de la Trinité et sa mission spirituelle*, op. cit., p. 117-118.

« Le trop grand amour »

(Ep 2,4)

Pour Élisabeth, croire au trop grand amour de Dieu n'est pas seulement un acte de l'intelligence qui adhère à des vérités formulées, ce n'est pas non plus un inventaire qui tenterait de juger et de mesurer l'amour reçu ; c'est une opération vitale de longue haleine. C'est avant tout le choc de la disproportion absolue (pas seulement de ses propres limites !) : si dans le Christ s'est révélé l'amour trop grand d'un Dieu « immensément riche en miséricorde » (Ep 2,4), ce trop ouvre tout grand deux abîmes : celui de son propre rien et celui de Son tout.

Face à une certaine mesure d'amour l'homme peut et doit croire qu'il est quelque chose. Face à un amour trop grand il va de soi qu'il sent qu'il est un rien. Il comprend alors qu'il lui est demandé de parcourir un double abîme : il s'achemine vers l'abîme de l'infiniment petit – l'unique qui lui appartienne –, l'abîme de sa propre misère, jusqu'à ce qu'il en vienne (et voilà l'énormité) à se heurter contre l'abîme de la miséricorde.

C'est là tout au fond que se fera le choc divin, que l'abîme de notre néant, de notre misère, se trouvera en tête à tête avec l'Abîme de la miséricorde, de l'immensité du tout de Dieu. Là que nous trouverons la force de mourir à nous-mêmes et que, perdant notre propre trace, nous serons changés en amour. (CF 4)

Au début l'homme parcourt son abîme en acceptant un dépouillement, un *Quotidie morior* par lequel il veut « diminuer chaque jour » pour que le Christ puisse « grandir » en lui. La créature réside « toute petite au fond de sa pauvreté », et « l'étale devant sa miséricorde » (CF 12).

Ensuite il ne pensera plus à se dépouiller (même si cet abandon des fausses parures devra durer toute sa vie) mais il se préoccupera de se “laisser brûler” : que flambe le feu par lequel l’Esprit de Dieu persuade l’homme que « sa volonté doit être doucement perdue en celle de Dieu » afin que « ses inclinations, ses facultés ne se meuvent plus que dans cet amour et pour cet amour. [...] Alors l’amour remplit tellement l’âme, il l’absorbe et la protège si bien qu’elle trouve partout le secret de grandir en amour » (CF 15-16).

Les relations normales avec le monde et avec les soucis de la vie ne sont pas du tout supprimées, mais l’homme « a l’amour comme seule préoccupation » (CF 16). Lors de cette occupation si totalisante, la forme du Christ s’imprime toujours davantage, se reflète, s’exprime devant le Père (CF 24).

La raison est éclairée par la connaissance de cet amour, la volonté en est enchaînée, la mémoire est absorbée par le souvenir du passé, mais du passé – si l’on peut dire – de son éternelle prédestination et *donc* par le souvenir de cette plénitude de félicité à venir vers laquelle il chemine (CF 25). L’âme « étudie avec amour le divin Modèle » (CF 28) pour ne plus s’occuper de tout ce qui ne lui correspond pas ; « elle mange avec amour ce pain de la volonté de Dieu » (CF 30) et aspire à prononcer avec le Christ son « tout est consommé » (CF 29).

Sur ce, la créature jette de nouveau un regard sur son infinie pauvreté, mais non plus cette fois, avec le désir d’un travail sur soi qui la ferait changer (qu’elle a déjà tenté d’accomplir de toutes ses forces), mais seulement « pour pleurer ».

Ce qu’elle a de mieux à faire, c’est de se plaindre à Dieu, son Ami, des forces de son mépris qui la trahissent en ne la mettant pas aussi bas qu’elle le voudrait. Elle se résigne à la volonté de Dieu et, dans l’abnégation intime, trouve la paix véritable, invincible et parfaite,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maintenant c'est *dans la foi*. Je suis plus semblable à mon Maître, et plus dans la vérité » (Sum 99).

58. Cf. L 38 ; 172 ; 224 ; GV etc.

« Ô mon Dieu, Trinité que j'adore »

(NI 15)

Le moment est venu ici de parler de cette célèbre *Prière à la Sainte Trinité* qui, plus que tout autre écrit d'Élisabeth, a contribué à la rendre célèbre au plan ecclésial et qui est considérée comme l'une des plus belles prières qui ait jamais été composée.

C'était en 1904, au soir du 21 novembre, jour où les moniales avaient coutume de renouveler leur Profession religieuse. Pour Élisabeth, c'était la première fois. Dans le silence de sa petite cellule, elle se sentit prête à réaliser un désir qui lui était venu quelque temps auparavant, en lisant la prière par laquelle sainte Catherine de Sienne termine son *Dialogue*. Elle avait dit alors : « C'est la plus belle de toutes les prières que je connais, et c'est celle que je préfère. Cependant je sens qu'elle ne répond pas tout à fait au mouvement de mon âme. Si un jour je devais me sentir inspirée, j'en composerais une autre plus personnelle⁵⁹ ».

Finalement l'inspiration était venue, favorisée aussi, certainement, par une réflexion sur *l'Acte d'offrande à l'amour miséricordieux* composé par Thérèse de Lisieux, qu'Élisabeth avait entièrement copié pour elle au moins quatre fois et dont elle a tiré certaines expressions.

Cette prière resta cachée. Élisabeth ne l'écrivit que pour elle, la considérant comme l'expression d'une offrande de soi, totale et personnelle, faite à Dieu. Elle y fit une allusion voilée à une de ses consœurs, lui disant seulement qu'elle avait reçu ce jour-

là « une grande grâce ». Le texte fut retrouvé après sa mort. Le voici :

Ô mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en vous, immobile et paisible comme si déjà mon âme était dans l'éternité ! Que rien ne puisse troubler ma paix ni me faire sortir de Vous, ô mon Immuable, mais que chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre Mystère.

Pacifiez mon âme, faites-en votre ciel, votre demeure aimée et le lieu de votre repos ; que je ne vous y laisse jamais seul, mais que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi, tout adorante, toute livrée à votre action créatrice.

Ô mon Christ aimé crucifié par amour, je voudrais être une épouse pour votre cœur ; je voudrais vous couvrir de gloire, je voudrais vous aimer... jusqu'à en mourir ! Mais je sens mon impuissance et je Vous demande de me revêtir de Vous-même, d'identifier mon âme à tous les mouvements de votre Âme ; de me submerger, de m'envahir, de Vous substituer à moi, afin que ma vie ne soit qu'un rayonnement de votre Vie. Venez en moi comme Adorateur, comme Réparateur et comme Sauveur.

Ô Verbe éternel, parole de mon Dieu, je veux passer ma vie à Vous écouter, je veux me faire tout enseignable afin d'apprendre tout de Vous ; puis, à travers toutes les nuits, tous les vides, toutes les impuissances, je veux vous fixer toujours et demeurer sous votre grande lumière. Ô mon Astre aimé, fascinez-moi pour que je ne puisse plus sortir de votre rayonnement.

Ô Feu consumant, Esprit d'amour, survenez en moi afin qu'il se fasse en mon âme comme une incarnation du Verbe ; que je Lui sois une humanité de surcroît, en laquelle il renouvelle tout son mystère.

Et vous, ô Père, penchez-Vous vers votre pauvre petite créature, ne voyez en elle que le Bien-aimé en lequel Vous avez mis toutes vos complaisances.

Ô mes Trois, mon Tout, ma Béatitude, Solitude infinie, Immensité où je me perds, je me livre à Vous comme une proie ; ensevelissez-vous en moi, pour que je m'ensevelisse en Vous, en attendant d'aller contempler en votre lumière l'abîme de vos grandeurs. (21 novembre 1904)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'interprétation la plus cohérente et la plus structurée :

Framboise, pour atteindre à la vie idéale de l'âme je crois qu'il faut vivre dans le surnaturel, c'est-à-dire ne jamais agir "naturellement"... Il faut prendre conscience que Dieu est au plus intime de nous et aller à tout avec Lui ; alors on n'est jamais banal, même en faisant les actions les plus ordinaires, car on ne vit pas en ces choses, on les dépasse ! Une âme surnaturelle ne traite jamais avec les causes secondes mais avec Dieu seulement. Oh ! comme sa vie est simplifiée, comme elle se rapproche de la vie des esprits bienheureux, comme elle est affranchie d'elle-même et de toutes choses ! Tout pour elle se réduit à l'unité, cet "unique nécessaire" dont le Maître parlait à Madeleine. Alors elle est vraiment grande, vraiment libre, parce qu'elle a "enclos sa volonté en celle de Dieu". (GV 8)

Nous retrouvons ici toujours la même logique pressante : si la Trinité est *tout*, alors elle doit être « adorée pour elle-même », et au *tout* ne peut répondre qu'une attitude totale. Mais le Dieu qui exige tout, donne en même temps toute chose, il rend attentif à toute chose, il rend sacrée toute chose, il demande d'être adoré en toute chose.

C'est là une nécessité pour qui expérimente la merveille de se trouver lui-même face à la Trinité, lui-même existant et aimé et objet de tendresse infinie. Si Dieu est tout, pourquoi donc est-il penché sur ce rien que je suis ? Bien plus, pourquoi donc "je suis" ? Il suffit de se présenter avec révérence sur l'abîme ouvert par cette question pour comprendre que l'adoration trinitaire n'aliène en rien et entraîne avec soi toute chose, et toute chose est valorisée et rendue sacrée. En ce sens ce qui est naturel est tellement aimé qu'il en est rendu surnaturel.

Immobile-adorant : c'est dans l'espace ouvert et décrit par ce binôme, qu'a lieu le rapport de l'homme avec chacune des personnes trinitaires en particulier.

Avant tout *le Père*⁶⁴. Que l'on remarque bien la sobriété : beaucoup de choses peuvent être dites de Lui, et le thème de la

paternité de Dieu permettrait bien des effusions du cœur. Mais maintenant, tout ce qu'Élisabeth sait du Père (même le fait de pouvoir lui donner ce nom) c'est ce qu'elle a appris de Marie : Dieu l'a « couverte de son ombre » et en elle le Fils s'est incarné. Dieu a exulté, il s'est complu dans le Fils qu'il voyait incarné en elle : c'est ainsi qu'Il s'est révélé comme Père. Élisabeth Le regarde et lui parle en cet instant, se situant dans l'espace originel de sa Révélation paternelle : celui où il a ouvert au monde le premier entrebâillement réel, charnel, de sa paternité. Dieu peut-il – s'il est Père – désirer autre chose que de voir se prolonger cette joie paternelle et cette incarnation filiale ?

Ce qui est fascinant dans la Prière d'Élisabeth, c'est précisément son identité mariale, considérée comme *status* normal de la créature orante et croyante : si le Christ, le Fils, doit s'incarner en toute créature, le Père ne peut que se pencher sur elle comme Il le fit la première fois sur la Mère : l'être paternel de Dieu pour moi coïncide avec mon être maternel par rapport au Christ⁶⁵. C'est d'ailleurs précisément en ce sens que le Christ dans son Évangile dit que « celui qui fait la volonté de mon Père... est ma mère » ; et c'est dans ce même sens que, sans différence de sexe (« il n'y a plus ni homme ni femme ») toute l'Église (avec Marie et tous les fidèles avec elle) est mère.

Élisabeth s'adresse ensuite à l'*Esprit* avec la même logique : si la créature ne se contente pas d'assister à la Révélation trinitaire, mais s'y laisse impliquer (et par conséquent, s'élève vers elle), alors, à Celui qui dans la Trinité est « feu consumant » on ne peut demander qu'une chose : nous purifier et nous absorber.

« Feu qui consumes, Esprit d'amour » : quand Élisabeth parle de l'unité trinitaire offerte aussi aux créatures, elle parle

toujours d'une unité « consommée » ; une expression biblique qui indique en même temps réalisation, perfection, purification ; une unité en toute plénitude. Plus tard, dans un de ses traités spirituels, Élisabeth expliquera : « Notre Dieu – écrivait saint Paul – est un Feu consumant, c'est-à-dire un feu d'amour qui consume, qui transforme en Lui-même tout ce qu'il touche⁶⁶ » (CF 13).

Mais cela aussi ne veut dire qu'une seule chose : Marie. Nous savons qu'au cours des dix jours de retraite qui précéderent immédiatement cette Prière, Élisabeth avait écouté le Père Fages, jésuite, parler longuement à ce propos : « Vous voulez que le Verbe vive en vous, vous voulez que l'Incarnation porte en vous son fruit ? Il n'y a pas deux moyens. L'Esprit Saint a fait naître et grandir le Fils de Dieu dans le sein de la Vierge, eh bien, c'est lui encore qui le fera vivre et grandir en vous⁶⁷ ». La prière qu'il suggérait est précisément celle qu'Élisabeth a écrite : « *Esprit de Dieu, survenez en moi, comme vous êtes survenu [...] en la Vierge Marie* ». De la même façon la demande adressée à l'Esprit n'est autre que la réalisation de la créature-Marie. Élisabeth est là à attendre comme Marie « presque une incarnation du Verbe », pour devenir une humanité de surcroît de façon à ce que le Christ puisse renouveler tout son mystère.

Nous arrivons ainsi au cœur de la Prière, à ce à quoi tendait toute parole, tout comme y tend la Trinité tout entière : le *Fils* fait homme. Il nous a ouvert le mystère trinitaire et avec Son Humanité, nous y introduit toujours plus en profondeur. Devant le Christ la créature expérimente la merveille de sa vocation sponsale : elle découvre la nuptialité avec Lui, perçue comme un idéal désiré dont elle ne parviendrait jamais à être totalement digne, si une telle nuptialité n'était précisément une grâce. Un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sortir des harmonies divines. (CF 43 ; L 269)

On lui demande d'apprendre à s'exprimer en un chant de louange à la gloire de Dieu, et elle s'aperçoit qu'elle est elle-même ce chant. C'est ainsi qu'Élisabeth perçut le problème ascétique de l'unification de son propre être.

L'âme [...] dont toutes les puissances ne sont pas "encloses" en Dieu, ne peut être une parfaite louange de gloire ; elle n'est pas en état de chanter sans interruption ce "canticum magnum" dont parle saint Paul, parce que l'unité ne règne pas en elle ; et au lieu de poursuivre sa louange à travers toutes choses dans la simplicité, il faut qu'elle réunisse sans cesse les cordes de son instrument qui sont un peu perdues de tous côtés. (DR 3)

Une créature qui devient musique de Dieu et pour Dieu, telle est peut-être l'unique image adéquate pour décrire ce qu'Élisabeth entend quand elle dit vouloir être une « Louange de gloire ». Si nous regroupons tous ses enseignements sur ce sujet, c'est bien ce projet qu'on découvre : il faut apprendre à tirer de tout, comme d'un instrument, le son de la Louange.

C'est un artiste qui s'identifie toujours plus avec sa musique. S'il est enveloppé de ténèbres (entendre ou ne pas entendre, obscurité ou lumière, plaisir ou déplaisir), il ne tire de tout cela qu'une seule disposition, une seule note : l'inébranlable foi en Dieu-charité, en son "trop grand amour" (DR 8). Si l'artiste est drapé dans la splendeur du jour, sa musique devient « resplendissante », et il est comme ce « jour qui transmet le message de sa gloire au jour⁷³ » (DR 17).

Si l'artiste se trouve éparpillé dans la multiplicité « de ses mouvements, de ses aspirations, comme par chacun de ses actes, quelque ordinaires qu'ils soient », alors il descend en lui-même jusqu'à « être enraciné et fondé en l'amour » (comme en son art). « Cette âme s'enracine plus profondément en Celui qu'elle aime ». Et voici qu'à travers toute chose, il rend hommage à Son

amour, il devient « une louange de gloire incessante » (DR 20). Si l'artiste souffre parce que le temps emporte sa musique et que lui-même ne parvient pas à l'arrêter, il s'aperçoit avec joie qu'il peut...

... vivre comme le Père “dans un éternel présent”, “sans avant, sans après”, mais tout entier en l'unité de son être en ce “maintenant éternel”. (DR 25)

Mais cet artiste, qui s'identifie peu à peu avec son art (*Laudem gloriae*), n'avance que parce qu'il apprend. Nous avons déjà dit que « se trouver pleinement soi-même en étant la Gloire d'un autre » est une attitude que Dieu seul peut assumer devant Dieu et qui ne devient compréhensible que dans la révélation trinitaire. C'est pour cela que le Christ fut « la parfaite louange de gloire de son Père » (DR 2 ; 38). Qui veut apprendre cet art musical doit se mettre à son école, jusqu'à s'identifier avec lui (DR 29-39).

Marchez en Jésus-Christ, enracinée en Lui, édifiée sur Lui, affermie dans la foi, et croissant de plus en plus en Lui par l'action de grâces. (DR 32 ; cf. L 331)

C'est ainsi qu'on apprend les paroles justes du chant et la touche juste pour le son :

“Père, je vous rends grâce ! ” Voilà ce qui se chantait en l'âme de mon Maître et Il veut en entendre l'écho en la mienne !... Le “cantique nouveau” [...] est celui d'une âme dépouillée, délivrée d'elle-même, en laquelle Il peut refléter tout ce qu'Il est et faire tout ce qu'Il veut. Cette âme se tient sous sa touche comme une lyre, et tous ses dons sont comme autant de cordes, qui vibrent pour chanter de jour et de nuit la louange de sa gloire ! (DR 35)

Un unique artiste donc, un unique chancre capable de s'exprimer comme une vivante louange de la gloire de son Père : le Christ. Et par conséquent une unique possibilité, une « glorieuse transformation ».

Jésus nous donne son âme avec la plénitude de la grâce par laquelle l'âme persiste dans la charité et la louange du Père ! (CF 18).

Il faut être *artistiquement* mûr à un point tel que :

... son entendement est l'entendement de Dieu, sa volonté la volonté de Dieu, son amour l'amour même de Dieu. (CF 42)

Une louange de gloire, c'est une âme qui demeure en Dieu, qui l'aime d'un amour pur et désintéressé, sans se rechercher dans la douceur de cet amour ; qui l'aime par-dessus tous ses dons et quand même elle n'aurait rien reçu de Lui, et qui désire du bien à l'Objet ainsi aimé. [...] Donc cette âme doit s'y livrer pleinement, éperdument, jusqu'à ne plus vouloir autre chose que ce que Dieu veut. [...] Une louange de gloire, c'est une âme qui fixe Dieu dans la foi et la simplicité ; c'est un réflecteur de tout ce qu'Il est ; c'est comme un abîme sans fond dans lequel Il peut s'écouler, s'épancher ; c'est aussi comme un cristal au travers duquel Il peut rayonner et contempler toutes ses perfections et sa propre splendeur. Une âme qui permet ainsi à l'Être divin de rassasier en elle son besoin de communiquer "tout ce qu'Il est et tout ce qu'Il a", est en réalité la louange de gloire de tous ses dons. (CF 43)

Élisabeth se meut intentionnellement entre quelques symboles : le symbole musical (il faut anticiper le *Sanctus* de l'éternel remerciement – CF 143 – jusqu'à se fondre en lui) ; le symbole figuratif (il faut refléter la splendeur divine comme en un miroir) ; le symbole sponsal (il faut se fondre en l'unique amour réciproque, jusqu'à être l'amour même – cf. DR 5).

Ces trois symboles doivent cependant concourir à expliquer le même paradoxe fondamental de la vie chrétienne : on est d'autant plus soi-même qu'on écoute l'Autre, qu'on Le reflète, qu'on Lui appartient. Et on est d'autant plus soi-même que l'écoute, le reflet et l'appartenance se purifient jusqu'à n'être plus qu'un voile imperceptible : on écoute Dieu manifester sa gloire jusqu'à ce que notre louange semble être cette manifestation même ; on le reflète de si près que sa splendeur se confond avec le reflet ; on reçoit son amour à tel point qu'il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

docteur Dubard) : « On ne guérit pas une malade comme celle-là ; elle ne veut pas vivre ; elle ne pense qu'au Ciel : elle en mourra » (Sum 80), sera purifiée au cours de sa maladie.

La confession faite par Élisabeth elle-même, à savoir qu'elle avait toujours "désiré d'un grand désir" l'autre vie, est impressionnante ; elle avait exprimé plusieurs fois la certitude d'y être accueillie par Marie, *Janua coeli*, Porte du Ciel. Pour expliquer à sa Prieure son besoin de la voir auprès de son lit, elle lui disait :

L'hostie va être consommée, elle ne peut se passer de son prêtre. [...] J'ai tant besoin de vous pour achever de gravir mon calvaire. Dire qu'il y aura un moment où je devrai franchir seule ce passage mystérieux, si impressionnant ! [...] Oui, c'est vrai, Janua coeli laissera bien passer sa petite Louange de gloire... Mais comme l'heure à laquelle je me trouve est solennelle ! L'au-delà est saisissant !

Oh ! qu'il faut prier pour les mourants ! Volontiers je passerai mon éternité auprès d'eux pour les assister, car la mort a quelque chose d'effrayant !... [...] Pour moi, bien que libre de tout, il me semble, j'éprouve un sentiment indéfinissable, quelque chose de la justice, de la sainteté de Dieu. J'ai conscience que la mort est un châtiment, et je me trouve si petite, si dépourvue de mérites !. Comme il faut porter les agonisants à la confiance !. (Sv 258-259)

Si, au cours de l'histoire d'Élisabeth, en lisant ses écrits, quelque chose nous a gêné, surtout lorsqu'elle nous semblait s'élever trop à la verticale sur notre condition ordinaire et notre sensibilité commune, ou encore quand il nous a semblé qu'elle parlait de façon trop simpliste des liens entre le corps et l'esprit, entre la nature et la surnature, eh bien maintenant, nous en avons l'explication. Une grande partie de la gêne que nous avons éprouvée n'est imputable qu'à notre trop lourde sensualité ; le peu mis à charge d'Élisabeth elle-même, fut purifié par Dieu quand Il la plongea dans le réalisme de la passion de son Fils. Même les expressions et les expériences d'union à Dieu, si

abondantes et passionnées chez elle, furent purifiées.

Comme on se fait illusion sur la véritable union ! Les âmes qui pensent y être arrivées parce qu'elles goûtent des consolations sensibles, font penser à des enfants jouant avec des cendres que le vent emporte. Non, non, l'union vraie n'est pas dans les délices, mais dans le dépouillement et la douleur. (Sv 224-225)

À chaque souffrance qui venait s'ajouter et s'intensifiait, Élisabeth disait :

Notre Seigneur est d'une délicatesse infinie, et n'oublie rien de ce qui peut m'associer à ses douleurs ! (Sv 254)

Et elle se sentait toujours plus purifiée, même de ce qu'elle avait le plus aimé et possédé.

Ô Amour ! Amour ! s'était-elle écriée après une violente crise ; tu sais si je t'aime, si je désire te contempler ; tu sais aussi si je souffre ; cependant trente, quarante ans encore, si tu le veux, je suis prête. Épuise toute ma substance pour ta gloire ; qu'elle se distille goutte à goutte pour ton Église ! (Sv 260)

Il n'est rien qu'elle n'abandonnât à Dieu, jusqu'à ce qu'elle avait le plus désiré au monde, sa vocation de carmélite :

Vous savez, dit-elle un jour à la Mère Sous-Prieure, si j'aime ma vocation, mon Carmel ; eh bien ! j'ai une telle soif d'abjection, que si notre Mère me disait : vous êtes indigne de porter le saint habit, indigne d'être Carmélite et me chassait, j'entrerais, il me semble, dans une immense joie d'être traitée comme je le mérite. (Sv 225)

Et même lorsqu'il devint impossible de lui accorder le réconfort de l'Eucharistie et que quelqu'un lui parla du « grand sacrifice » que devait lui occasionner la privation de son Dieu, elle répondit : « Je le trouve en la croix, c'est là qu'Il me donne sa vie⁷⁹ » (Sv 254).

Et pourtant, au cœur d'une si grande passion, sa tendresse envers autrui grandissait. Au cours du mois d'octobre, une de ses compagnes de noviciat allait prendre le saint Habit et

Élisabeth, sachant qu'elle ne pourrait assister à la célébration, demanda de pouvoir au moins lui préparer elle-même la robe blanche de mariée, comme c'était alors la coutume pour la cérémonie. Ses sœurs se souviennent de « la défaillance de ce pauvre corps, comparable à un squelette et réclamant toute l'énergie de l'âme pour les moindres mouvements. [...] Ses doigts, ayant peine à tracer l'ourlet de la robe qu'elle essayait, retombaient parfois sur le plancher ; la pauvre enfant souriait, mais n'entendait pas qu'une autre la remplaçât [...] car elle savait que son travail ferait la joie de son heureuse petite sœur » (Sv 244).

Sa *Correspondance* conserve une lettre d'une tendresse infinie. Élisabeth dit se sentir exactement comme Jésus qui, au terme de sa vie, « ayant aimé les siens, les aima jusqu'à l'extrême ». Eh bien, dans cette lettre qu'elle parvint péniblement à ébaucher (« je n'aurais pas la force de tenir un crayon, tant je suis faible, mais au lieu de le placer dans ma main, je l'ai mis en mon cœur et alors je peux !... » (L 315) on lit son inquiétude pour une amie et sa fille, sa constante préoccupation pour le mariage de la jeune fille, et voilà qu'« elle ose exprimer un désir ». Pendant que nous entreprenons d'expliquer – avec ses propres paroles – de quel désir il s'agit, nous devons réaliser qu'Élisabeth est en train de mourir comme le Christ sur la croix. Et cherchons à imaginer jusqu'à quel point ce douloureux amour devait avoir imprégné tout son être jusqu'en ses fibres les plus intimes, pour en arriver à avoir semblables désirs :

Oserai-je vous exprimer un désir ? Au Carmel, il nous est permis d'avoir la photographie de ceux que nous aimons, et avant de partir au Ciel la petite malade aimerait tant revoir votre chère image et celle de Jaja ; pour que la joie soit complète madame de Guardia pourrait y joindre la sienne ainsi que Margot. [...] Là-Haut je ne vous oublierai

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jamais apprise.

Que Dieu soit Amour, c'est, au sens le plus plein du terme, une Révélation. L'homme a été mis face à cette réalité qu'il ne pouvait même pas soupçonner : il y a un Dieu qui est Père dans les cieux de toute béatitude, il y a un Dieu qui est Fils, descendu librement dans l'abîme de la souffrance, et entre l'Un et l'Autre il y a un embrassement si parfait et si substantiel qu'il en est appelé Don, Esprit, Amour, ou par d'autres termes propres à exprimer un lien d'une force telle qu'il en est une Personne.

Cela veut dire que l'étreinte éternelle, divine, entre le Père et le Fils (et c'est *cette étreinte* qui est l'Amour) a pu accueillir en soi tout autre bien et toute destinée de ce bien. C'est ainsi que dans l'étreinte unissant le Père au Fils fut accueillie la bonté de la créature jaillie du sein trinitaire : le fait que ce bien puisse exister comme quelque chose dans le Tout, mais en restant infiniment autre que Lui et sans que le seul fait d'exister ainsi n'engendre la contradiction, ou l'angoisse d'un mal métaphysique. C'est ainsi que dans l'étreinte unissant Père et Fils fut même accueilli le risque de la liberté créée : liberté divinement donnée et donc vraie au-delà de toute expression, capable de ce fait d'en arriver à se déclarer contre Dieu lui-même et d'aller jusqu'au seuil de l'auto condamnation. Ce que nous savons donc, c'est que dans l'Amour entre le Père et le Fils tout était contenu par avance et pour toujours, dans une indissoluble étreinte.

C'est pourquoi la douleur, qui du côté de l'homme est la désarticulation atroce de la créature qui va à la dérive loin du Père est, du côté de Dieu *l'encore plus grande et pourtant bienheureuse douleur* du Fils qui, « dès avant la fondation du monde » sait qu'il devra s'éloigner du Père – et cela au-delà de la limite même que la créature atteint dans sa fuite désordonnée

–, afin de la reprendre au cœur de son étreinte avec le Père. Il est « l'Agneau immolé de toute éternité ». Mais le Fils reste toujours tellement lié au Père dans cette douleur humainement subie, qu'elle en devient leur compagne : elle est leur Amour même.

Puisque « nous avons vu » le Fils de Dieu crucifié et que « nous avons cru » (cf. 1Jn 4,16) en lui, nous avons vu et cru l'indicible. Non seulement l'amour s'exprime aussi par l'abandon et le sacrifice, il l'exige même (et nous en avons déjà, quant à nous, le pressentiment ; en effet seule une personne « banale » – comme dirait Élisabeth – ignore que l'amour brûle, consume, et qu'à se préserver, c'est toujours celui qui aime le moins) ; mais l'Amour tel que Dieu l'entend, est une Douleur divine, qui durera tant que la liberté aimante de Dieu n'aura pas repris dans ses bras l'ultime liberté aimée de la créature. Il en sera ainsi tant qu'un homme, ne fût-ce qu'un seul, aura de plein droit – là est la Révélation – la faculté de s'appliquer, les larmes dans les yeux et dans le cœur, l'expression biblique : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi » (Ga 2,20). Et il en sera ainsi tant que le corps du Fils de Dieu continuera à être consommé comme pain. Et à toute créature qui viendra au monde, il faudra continuer à dire ce qu'Élisabeth écrivait avec passion à une amie :

Crois à son amour, son trop grand amour comme dit saint Paul. [...] C'est si beau la vérité, la vérité de l'amour : "Il m'a aimé, Il s'est livré pour moi", voilà, petite enfant, ce que c'est qu'être vrai ! (GV 11)

« Où habitait le Christ sinon dans la douleur ? » : si on prend au sérieux le fait qu'Il était l'Amour, on ne peut pas ne pas être bouleversé par cette équation, et cela d'autant plus lorsqu'on se rend compte, comme dit Élisabeth, que sa douleur était « immense comme la mer » (DR 12), « elle était Lui-même » (cf.

L 311).

Puis, *s'il est vrai* que l'Incarnation du Fils de Dieu doit durer jusqu'à la fin des temps, se prolonger mystiquement, sacramentellement – donc réellement – dans la chair de ceux qui Lui sont unis comme une épouse est unie à son époux (l'Église, Épouse du Christ) ou dans l'humanité de ceux qui, comme Marie, le font naître en eux-mêmes, comme une mère engendre un enfant (l'Église, Mère des chrétiens), *s'il est vrai* enfin que sa Passion doit être complétée en faveur de son Corps qui est l'Église, de quelle autre manière une créature qui ne rêve que de ressembler à son Fils pourrait-elle être aimée du Père ?

À une dame qui souffrait de fortes névralgies, Élisabeth n'hésite pas à dire :

Je vois que le Maître vous tient toujours clouée sur la croix avec vos névralgies. [...] Vous aussi, vous Lui êtes en quelque sorte une humanité de surcroît en laquelle vous Lui permettez de souffrir comme une extension de sa passion, car vos douleurs sont vraiment surnaturelles. Mais que d'âmes vous pouvez sauver ainsi... (L 259)

Voilà tout d'abord pourquoi le problème de savoir comment concilier l'amour de Dieu (reçu et offert) avec la douleur, n'existe pas ; le problème se pose en revanche à l'inverse : comment celui qui a déjà décidé (pour soi et pour les autres) qu'il faut à tout prix échapper à la douleur ou, tant bien que mal, la justifier, mais à grand-peine, comment pourrait-il prétendre faire l'expérience de l'amour de Dieu ?

Non seulement, mais encore celui-là même qui veut accepter simplement tout le mystère chrétien et expliquer la divine alchimie qui transforme l'amour en douleur et la douleur en amour (nous-mêmes avons un peu essayé de le faire), celui-là *sait-il vraiment quelque chose* tant qu'il n'a pas expérimenté l'amour précisément *dans* la souffrance, et non pas malgré elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous avons cherché à décrire successivement, en citant l'un des passages les plus beaux et les plus empreints de tristesse qu'Élisabeth écrivit à sa mère. Elle lui avait demandé en cadeau de lui confectionner « un habit de malade, le plus chaud possible ». Puis elle lui dit : « Pendant que tu vas t'occuper à me vêtir, moi je vais aussi travailler pour ton âme ». Et elle lui parle d'elle, de sa maladie, pour l'aider à comprendre et à accepter :

De plus en plus la souffrance m'attire ; ce désir domine presque celui du Ciel qui était pourtant bien fort. Jamais le bon Dieu ne m'avait fait aussi comprendre que la douleur est le plus grand gage d'amour qu'Il puisse donner à sa créature. Oh, vois-tu, à chaque nouvelle souffrance je baise la Croix de mon Maître et je Lui dis : "Merci, je n'en suis pas digne", car je pense que la souffrance fut la compagne de sa vie, et moi je ne mérite pas d'être traitée comme Lui par son Père. Parlant de Jésus-Christ une sainte écrivait : "Où donc habitait-Il, sinon dans la douleur ? ", et David a chanté que cette douleur était immense comme la mer. Toute âme broyée par la souffrance sous quelque forme qu'elle se présente peut se dire : J'habite avec Jésus-Christ, nous vivons dans l'intimité, la même demeure nous abrite ! La sainte dont je te parlais tout à l'heure dit que le signe auquel nous reconnaissons que Dieu est en nous et que son amour nous possède, c'est de recevoir non seulement avec patience mais avec reconnaissance ce qui nous blesse et nous fait souffrir. Pour en venir là, il faut contempler le Dieu crucifié par amour, et cette contemplation, si elle est vraie, aboutit infailliblement à l'amour de la souffrance. [...] Oh, dis-Lui merci pour moi : je suis si si heureuse... (L 314)

80. Cf. *Élisabeth de la Trinité et sa mission spirituelle, op. cit.*, p. 29-33.

81. Que l'on pense au temps de la Grande Mission et aux expressions bouleversantes contenues dans son *Journal*.

82. Publié sous ce titre dans l'édition critique des *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 129.

83. – « "Maison de Dieu" : en moi j'ai la prière de Jésus-Christ, le divin adorant » (P 88).

– « Le Ciel, cette maison de notre Père, il est au "centre de notre âme" ! » (L 239).

- « Priez un peu pour que la petite “maison de Dieu” soit toute pleine, tout envahie par les Trois ! » (L 107).
- « Ce Ciel des saints, c’est notre patrie, c’est la “Maison du Père” » (L 184).
- « La Trinité, voilà notre demeure, notre “chez nous”, la maison paternelle d’où nous ne devons jamais sortir » (CF 2).
- « Que le Dieu tout Amour soit votre demeure immuable, votre cellule et votre cloître au milieu du monde » (L 261).

84. Cf. *Œuvres complètes*, p. 742, L 306, note 1.

85. Dans les lettres de la dernière période de sa vie, Élisabeth citera presque toujours le texte de Rm 8,29, en ajoutant « conformes à son divin Fils, le *Crucifié* » (cf. L 312 ; 207).

86. Élisabeth l’applique à l’épouse.

87. Les textes bibliques sont pris, dans l’ordre, dans 1Co 15,31 ; Col 3,3 ; Ga 2,20 ; Ep 4,22 et 24 ; Mt 16,24.

88. Cf. la description biblique de tout ce travail en DR 29-39.

89. Joseph MaLÈguE, *Augustin ou le Maître est là*, ch. III. Éd. SPES, 1933 ; Cerf 2014.

90. Cf. *Œuvres complètes*, p. 678, L 271, note 1.

91. Nous rappelons ici ce qu’Élisabeth disait lorsque les douleurs se ravivaient de façon intolérable : « C’est ainsi que j’ai toujours fait dans ma vie ; à chaque épreuve, grande ou petite, je regarde ce que Notre-Seigneur a enduré d’analogie, *afin de perdre ma souffrance en la sienne et moi-même en Lui* » (Sv 257).

92. Ce texte est lié à un épisode plein de délicatesse qui nous fait comprendre le vécu de cette jeune moniale démolie par la souffrance, qui parle de bonheur. On le trouve rapporté comme suit dans les *Souvenirs* : « Un soir (précisément celui auquel Élisabeth se réfère dans cette lettre) sa sœur et son beau-frère qui avaient promis leur concours musical aux fêtes que nous préparions en l’honneur de nos Bienheureuses Martyres de Compiègne (béatifiées par saint Pie X le 24 juin 1905), vinrent s’exercer à la chapelle ; Sœur Élisabeth de la Trinité remarqua avec quelle douceur sa chère Marguerite accompagnait son mari et cherchait à le mettre en valeur, disparaissant elle-même en quelque sorte. “*C’est ainsi, dit-elle, que je dois être un instrument, dont le divin Maître puisse tirer les sons qu’Il préfère. Secondant simplement son action par la coopération à sa grâce ; je dois m’effacer pour Lui donner toute gloire*”. » (Sv 242)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Te consacrait déjà de sa propre onction.
Mère, dès le principe, ah, voici qu'en son Être
Son amour unissait sa victime et son prêtre,
"Et de l'éternité jusqu'à l'éternité"
Son regard les verra toujours en l'unité.
Ô mon Pontife aimé, si ta petite hostie
Est bientôt transférée en la sainte Patrie,
Elle sera peut-être encore plus à toi
Que lorsqu'elle habitait les ombres de la foi !
À travers les cités, n'as-tu pas vu le prêtre
Portant caché sur lui, le sacrement du Maître ?
Ah, n'est-ce pas ainsi, sur ton cœur maternel
Que Laudem gloriae passera tout son Ciel ?
"Je l'ai consacrée pour toi".*

On voit bien dans ce texte la façon dont Élisabeth perçoit sa destinée nouée depuis toujours à celle de sa Prieure, comme une incarnation dans l'histoire du trop grand amour de Dieu : en ce dessein elle reconnaît, et adore, l'empreinte trinitaire. Cet amour trinitaire à son tour, avait aussi une destinée de crucifixion et c'est ainsi que viennent respectivement assigné aux créatures le rôle de victime et celui de prêtre.

Maintenant que la victime est sur le point de mourir et de devenir louange de Gloire au Ciel, le "prêtre" reste sur la terre, mais il y reste comme ce prêtre qui sur les routes du monde, porte sur soi, cachée, l'Eucharistie, ce pain que lui-même a consacré.

Divagations poétiques d'une mourante ? Besoin sublimé d'affection et de sécurité ? Tout peut être dit si l'on se place du côté de qui expérimente l'union entre les êtres humains toujours comme un lien fragile et passager. Mais on ne saurait réduire à

notre mesure celui qui reçoit la grâce de faire également l'expérience des liens entre créatures avec cette ampleur et cette profondeur de destinée que Dieu en revanche entrevoit et veut (et c'est ce que notre foi nous répète continuellement).

D'ailleurs, quelle idée nous faisons-nous de ce que seront le jugement dernier, le Ciel, la vision béatifique, la communion des Saints, (et tout ce que la théologie nous dit des *Novissimi*), sinon précisément la Révélation de l'harmonieux dessein de Dieu, lorsque, Le contemplant, chacun se comprendra lui-même, avec sa propre histoire, et celle de toute créature, et l'harmonie de la Jérusalem céleste tout entière ?

93. Cette datation est celle établie dans les *Œuvres complètes*, L 224 n. 4. Mais en réalité il faut remonter plus loin en arrière, en juin 1905 : « Quand [...] Jésus, le Saint de Dieu, viendra s'incarner en l'humble hostie, n'oubliez pas celle qu'Il a conduite sur le Carmel afin qu'elle y soit la louange de sa gloire ; demandez-Lui de l'ensevelir dans la profondeur de son mystère et de la consumer des feux de son amour [...] puis offrez-la au Père avec l'Agneau divin » (L 232).

94. Nous avons déjà vu comment Élisabeth formait marialement sa mère elle-même à cet égard : « ... Cette nuit, j'ai offert de nouveau le sacrifice que tu as fait il y a cinq ans... » (L 302). Sa sœur Marguerite apporte ce témoignage : « Une de ses préoccupations dominantes était d'être hostie et elle demandait souvent à sa mère de l'offrir comme hostie au moment de l'Élévation, chaque fois qu'elle assistait à la Messe » (Sum 15).

95. Il s'agit de mère Geneviève de saint Bernard (de Vassart d'Hozier) : elle appartenait au monastère de Paris et fut envoyée exceptionnellement comme Prieure à Dijon en 1920. Elle ne connut donc pas Élisabeth mais s'employa systématiquement à démolir l'image de Mère Germaine qu'elle considérait, à tort, comme sa rivale. Ce faisant, elle détruisait indirectement aussi celle d'Élisabeth dont, pendant ce temps, la réputation de sainteté se propageait. L'histoire a fait justice : cette femme intelligente mais malade, se laissait conditionner par ses propres idées et, au fur et à mesure qu'elle les répandait et les imposait, se convainquait de leur véracité. Elle parvint ainsi à extorquer – sans se soucier des contradictions évidentes – quelques témoignages inventés et déformés à une ou deux sœurs du carmel de Dijon, qu'on savait

de toute évidence d'esprit faible si non faibles d'esprit.

96. Cf. *Responsio Patroni et Animadversiones*, in *Positio super virtutibus*, p. 55-57.

97. Comme nous l'avons vu, quelque chose de semblable advint, en parfait parallélisme, entre Élisabeth et sa mère.

98. Cf. P 100 ; P 121 etc.

99. Il s'agit d'Élisabeth et de sœur Anne-Marie de l'Enfant-Jésus, sœur non-choriste de trente-trois ans, plus malade en apparence qu'en réalité, qu'Élisabeth entraîne avec elle dans sa charité fraternelle. Cf. *Œuvres complètes*, P 101, note 3.

100. Élisabeth aimait l'Eucharistie et croyait tellement en son mystère que lorsqu'il ne lui fut plus possible de la recevoir sinon très rarement, il lui suffisait que sa Prieure vînt, chaque matin, faire auprès d'elle son "action de grâce à la communion". Elle disait que c'était « le soleil de sa journée » (Sum 348).

101. Le 9 octobre sera le cinquième anniversaire de l'élection de la Prieure.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dignité dans la vie la plus normale de chaque jour. Une autre sœur disait : « À son contact, j'avais l'impression *d'une chose réalisée*, c'est-à-dire de la sainteté » (Sum 83).

Élisabeth a surtout enseigné ceci : ce qu'est la dignité d'un homme qui porte habituellement dans son cœur le Dieu-Trinité. Et elle a transmis à l'Église tout entière le désir de "se laisser réaliser" par un *Dieu* tellement riche en miséricorde. Mais pour se laisser réaliser sans mendier ailleurs leur propre dignité, il faut que ses enfants apprennent à être *logiques dans la foi*.

En effet : « Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous : comment pourrait-il, *avec lui*, ne pas nous donner *tout* ? [...] Alors, qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? » (Rm 8,32.35)

*Ô ma Mère, hier soir pendant le grand silence
Je vis entrer chez nous mon Sauveur et mon Roi.
Dans sa grande bonté, dans son amour immense,
Il daigna s'installer à genoux près de moi.
Et puis Il me toucha. Sous cette onction sainte
Une plus douce paix inondait tout mon cœur.
Je fermais bien les yeux sous la divine étreinte
Pour mieux voir au-dedans la Face du Seigneur. (P 108)*

103. Une Carmélite, *Dans le Ciel de notre âme. Sœur Élisabeth de la Trinité 1880-1906*, Imprimerie Saint-Paul, 1957. Jean Garrigue a publié récemment *Les grands Discours parlementaires de la Troisième République* (Armand Colin, 2004), où il donne la précision que l'intervention de M. Viviani eut lieu pendant la Séance du 8 novembre. Mais ce détail, à notre avis, n'enlève rien à l'étonnante coïncidence des dates (*ndt*).

104. Il suffit de penser au climat incandescent de ces temps-là. En France, à partir de 1902, on ferme de force de nombreux couvents, et les religieux et religieuses, par dizaines de milliers, sont chassés de chez eux ou contraints de s'expatrier. Au mois de novembre 1904 Émile Combes propose la Loi de séparation de l'Église et de l'État, qui sera votée en juillet 1905 et

promulguée en décembre de cette même année. L'encyclique *Vehementer nos* de Pie X, est de février 1906.

105. M.-D. POINSENET, *op. cit.* p. 217.

Table des matières

Abréviations

Introduction

Présentation

« D'un amour éternel je t'ai aimé » (Jr 31,3)

« C'est toi qui m'as formé les reins, qui m'as formé au ventre de ma mère » (Ps 139,13)

« Je te fiancerai à moi pour toujours » (Os 2,22)

« Bâissez en moi la carmélite » (J 23/1/1900)

« Le rendez-vous des âmes » (L 106)

« Voici ta Mère » (Jn 19,27)

« La splendeur du Carmel lui a été donnée » (Is 35,2)

« “Apôtre, carmélite”, c'est tout un ! » (L 124)

« Demeure de Dieu » (L 185)

« Le trop grand amour » (Ep 2,4)

« Ô mon Dieu, Trinité que j'adore » (NI 15)

« Louange de gloire » (Ep 1,12)

« En ce beau soir de ma vie » (L 264)

« Devenant conforme à Lui dans sa mort » (Ph 3,10)

« Hostie de louange » : « Cette messe qu'Il dit avec moi » (L 271 ; L 309)

Début de la mission – « Laisse-toi aimer » (LA)

Conclusions : pour une « logique » de foi